

DE LA

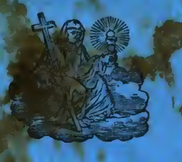
GRÂCE

QUE DIEU

NOUS A FAITE EN NOUS CONDUISANT

A RÔME

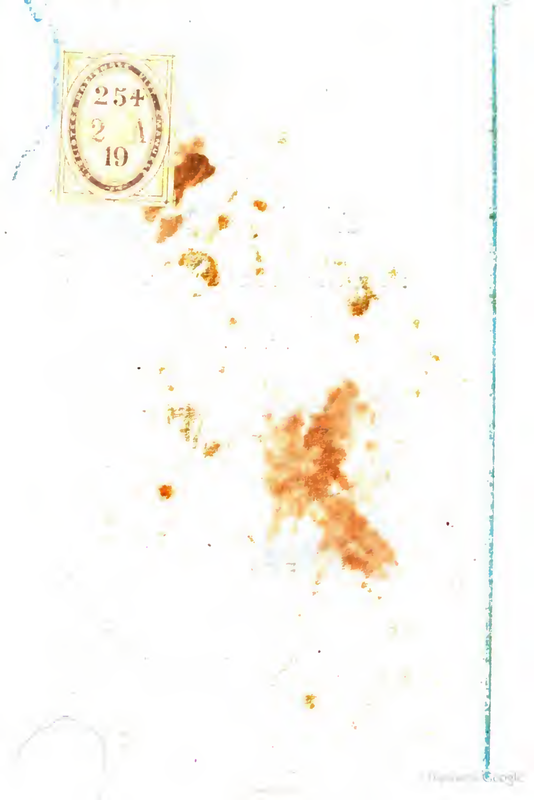
PAR MONSEIG. J. F. O. LUQUET



ROME

PATERNÒ

1852


254
2 A
19
Digitized by Google

DE LA

GRÂCE

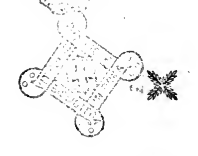
QUE DIEU

NOUS A FAITE EN NOUS CONDUISANT

A ROME.

PAR MONSEIG. J. F. O. LUQUET

Il n'a pas accordé la même chose à toute nation
Ps. CXLVII. 20.



ROME
Paternò
1852

GRAND CONCOURS

de fidèles attirés à Rome
dans tous les siècles

et grâce que Dieu fait à ceux
qu'il y conduit.

Le Seigneur n'a point accordé au grand nombre la grâce qu'il nous fait, en ce moment; *non fecit taliter omni nationi* (1). Telle est, chrétiens, la pensée dont il faut profondément nous pénétrer, en songeant au bonheur que nous avons de voir et de connaître Rome. Car, n'en doutez point, cette disposition de la Providence fut pour nous une grâce de choix, une grâce que nous pouvons rendre importante pour notre salut. Ce fut, de la part de Dieu une œuvre de miséricorde. Et dans la reconnaissance de notre cœur, nous devons nous appliquer ces paroles que le Sauveur adressait jadis aux disciples de son choix: *Amen quippe dico vobis, quia multi prophetæ et*

(1) Il n'a point la même chose à toute nation. - Ps. CXLVII, 20.

justi cupierunt videre quæ videtis, et non viderunt (1). « En vérité, je vous le dis, bien des » justes ont désiré voir ce que vous voyez, et » ne l'ont point vu ».

Bien des justes, bien des chrétiens ont soupiré vainement après le bonheur de visiter la cité mère et maîtresse du monde, la ville des martyrs et des saints. Bien des chrétiens ont désiré vainement incliner leurs fronts devant ces grandeurs que l'Eglise offre ici à votre vénération. Ils ont désiré presser de leurs lèvres les reliques et les tombeaux des saints, que nous voyons ici, et ces *limina* sacrés, que vos pas ont franchis, et qui ont attiré sans cesse à Rome, d'innombrables pèlerins venus de toutes les contrées du monde. Plaise à Dieu que vous ayiez, comme tant d'autres, baigné des larmes d'une trop juste pénitence, le pavé de nos sanctuaires ! Plaise à Dieu que vous soyiez profondément pénétrés des grandeurs qui vous entourent et des mémoires saintes que chaque objet ici vous rappelle !

Car, il faut bien vous en souvenir, en parcourant les rues de cette ville, en visitant les sanctuaires, après les grands mystères dont la Terre-Sainte fut témoin, nulle part au monde il ne s'est accompli d'aussi grandes choses qu'à Rome. Nulle part, il ne s'en accomplira

(1) Matth. XIII. 17.

de semblables pour le salut du genre humain. Car Jérusalem est désormais irrévocablement frappée de mort, par la malédiction du Sauveur. Jérusalem n'est, et ne sera jamais qu'un tombeau. Mais Rome, Rome, qui dès les jours de Tertullien, élevait au dessus de toutes ses gloires humaines, la gloire immortelle de porter sur son front le diadème des plus illustres martyrs; Rome est encore aujourd'hui, Rome sera toujours le cœur et la vie du monde. Rome d'aujourd'hui, Rome d'hier, Rome de tous les siècles sera toujours la cité dont il est écrit: « Heureuse Eglise au » sein de la quelle les Apôtres ont répandu » toute leur doctrine avec leur sang; où Pierre » est crucifié, comme son Maître ; où Paul » arrive au triomphe, par la même voie que » Jean-Baptiste; d'où l'Apôtre S. Jean, après » être sorti sain et sauf de l'huile bouillante, » est relégué dans une île (1). » Rome sera toujours « la ville qui supérieure jadis à toutes » en d'autres points, l'emporte de même sur » toutes, par la piété chrétienne que Pierre » y porta. Qui pourrait compter parmi ses » enfants, tous ceux qui fleurirent par leurs » vertus, soit dans les persécutions, soit dans » la paix , depuis les temps chrétiens ? Le

(1) Tertull. *De prescr.* C. XXXVI.

» nombre en dépasse l'idée qu'on peut s'en
» former, ce qu'on peut en croire (1).

Or, quand une fois dans la vie, il a été donné de fouler une terre aussi glorieuse; quand on a pu réchauffer son cœur à un tel foyer de foi et d'amour, c'est, nous le répétons, une grâce bien grande; et cette grâce impose, devant Dieu, une véritable et sérieuse obligation d'y correspondre.

Différence de conditions entre les chrétiens des premiers temps et ceux de nos jours dans la visite des saints lieux à Rome.

Epoque des martyrs.

Pour nous bien pénétrer de la vérité fondamentale, qui nous occupe en ce moment, nous fixerons, avant tout, notre attention sur ce qui suit. Nous considérerons la différence de conditions qui existe entre les chrétiens

(1) *B. Petri Damiani. Passio SS. virginum, et martyrum Florae et Lucillae.* - Fidei pietas, per Petrum illata, urbem quae eatenus in ceteris ceteras superaverat, nobilitavit adeo, ut in hoc etiam ceteras antecedat. Quis enim sufficiat numerare quot hujus urbis indigenae christianis temporibus bello paceque claruerint? Vincit quidem opinionem eorum numerus, vincit et fidem.

des âges de persécution et ceux de nos jours, dans la visite des saints lieux de Rome. Nous comparerons ensuite les difficultés de voyages pour les temps anciens, aux facilités que notre siècle, si pauvre d'ailleurs, offre à la suite du perfectionnement tout matériel dont il est fier. Ce rapprochement nous fournira un premier motif de remercier Dieu et de lui témoigner notre reconnaissance.

Dès les premiers jours du christianisme, en effet, les Apôtres, les martyrs qui avaient si généreusement participé aux humiliations et aux souffrances du Sauveur, virent par une juste rémunération divine, leurs tombes partager la gloire du sépulcre dont le prophète a écrit : *Radix Jesse, qui stat in signum populorum, ipsum gentes deprecabantur, et erit sepulcrum ejus gloriosum* (1). « Le rejeton de Jessé » qui s'élève comme un signe pour les peu- » ples, voilà que toutes les nations de la terre » l'invoqueront , et la gloire entourera son » tombeau. » Dès le temps des persécutions, ces tombes vénérées attiraient, à Rome, de pieux pèlerins accourus, non seulement des provinces les plus reculées de l'empire, mais de tous les autres points du royaume sans frontières formé tout d'abord, à J. C. Dès le temps des persécutions, dans les catacombes, comme plus

(1) Is. XI. 10.

tard dans nos basiliques les plus splendides, on ambitionna l'honneur de reposer, après la mort, non loin de ceux qu' on avait tant aimés, tant admirés pendant la vie. Tels autrefois les affranchis et les esclaves se groupaient autour de leurs maîtres; tels dès lors, les plus grands, les plus puissants, parmi nous, aspiraient à placer leurs tombes près du sépulcre des saints. Que dis-je? s'estimant par rapport à ces amis de Dieu, moins qu'un esclave vis-à-vis de son maître, bientôt « les rois » de la terre regardèrent comme une insigne » grâce de reposer, non seulement près de l'autel » des Apôtres, mais hors du vestibule de leurs » sanctuaires. On vit les princes des peuples » devenir les gardiens du tombeau des pê» cheurs ».

Ainsi parlait de son temps, le grand docteur S. Jean Chrysostôme. Ainsi vous pouvez le voir, à S. Pierre, dans la crypte vénérable, où reposent, à la porte du sacré tombeau, les corps des empereurs et des rois.

Heureux ces hommes, qui dans le monde, ont porté le sceptre et gouverné les peuples; heureux s'ils purent être admis comme de fidèles serviteurs, à la cour éternelle du Roi des rois; à la cour où règnent, avec J. C., nos martyrs et nos saints!

Mais si le concours des peuples au tombeau des Apôtres fut grand, dès les premiers temps,

à quel prix ces chrétiens, nos modèles et nos pères, durent-ils acheter, bien souvent, une grâce que Dieu nous offre aujourd' hui, sans travail et sans peine? Ils y parvinrent en supportant bien des fatigues, en bravant des dangers sans nombre, en sacrifiant jusqu'à leur propre vie. Et ces maux ils les souffrirent avec joie pour prier, même un seul jour, sur les tombes de ceux qui leur avaient enseigné, les premiers, à vivre et à mourir pour J. C. Ils arrosèrent de leur sang ces tombes sacrées où la charité du Seigneur les pressait de venir (1) s' agenouiller et prier ; où ce triomphant amour les poussait à demander la conversion du monde, la conversion de ceux en particulier, qui devaient leur ouvrir le ciel par une aussi désirable route.

Chrétiens martyrisés
sur le tombeau des Apôtres et des saints.

Ainsi , d' après la mémoire conservée par S. Ambroise (2), la jeune catéchumène Emérentiana reçut le baptême de sang sur le tombeau d'une autre vierge martyre (3), sa sœur de lait en ce monde, sa compagne inséparable de bonheur et de gloire dans l'autre.

(1) Charitas enim Christi urget nos - II. Cor. V. 14.
(2) *Epist.* lib. IV.
(3) S.te Agnès.

En visitant désormais la basilique si vénérable de Ste. Agnès hors-des-murs, rappelez-vous cette douce mémoire. Là, fut placée la tombe de l'une; là, vous trouverez le lieu où s'accomplit la glorieuse immolation de l'autre.

Ailleurs, c'est une mère, Hilaria, que le peuple furieux massacra sur le tombeau de ses fils, Jason et Maur, martyrisés avec Claude leur père et 70 soldats, sous Numérien.

Une pieuse femme, Ste. Zoé, femme du martyr S. Nicostrate, priait, un autre jour, sur le tombeau de S. Pierre. Le cruel Dioclétien régnait alors. Les persécuteurs la saisirent, la jettèrent dans une obscure prison, où ils la retinrent pendant six jours, sans nourriture. Puis on la suspendit, par les cheveux, à un arbre, et on l' étouffa dans une fumée fétide. « Elle mourut ainsi, comme on le dit » au Martyrologe, dans la confession du Sei- » gneur (1). ».

Sous le même empereur, le tombeau de S. Paul fut illustré par un autre martyre occasionné par la même cause. Le saint prêtre Tranquillin père de Marc et de Marcellien martyrs, y priait, dans l'octave des SS. Apôtres. Il y fut saisi et lapidé.

S. Sébastien, notre illustre martyr français, l'avait converti à la foi; le saint prêtre Po-

(1) *Martyr. rom.* 5. jul.

lycarpe l'avait baptisé, le Pape S. Caius enfin lui avait conféré la dignité du sacerdoce. Vous trouverez son corps, avec les restes de ses fils, à l'église S. Côme et S. Damien, en face du lieu où S. Sébastien fut percé de flèches (1).

D'autres martyrs venus de bien loin, accomplirent de même, pour Dieu, leur sacrifice sur ces tombes, où leur ardente piété les attirait.

Simplicien et ses deux fils, Constantin et Victorin, pèlerins des Gaules, rejoignirent au ciel, par cette voie du sang, Paterne arrivé d'Egypte, pour prier au tombeau des saints.

La persécution força, il est vrai, ce dernier de quitter la ville; mais nouveau Tobie, s'étant retiré à Fondi, il s'y consacra tout entier à la recherche des corps de martyrs. Emprisonné pour sa foi, au milieu de ses œuvres de miséricorde et de piété, il mourut dans les fers.

D'une autre terre africaine S. Maur arriva, au temps de Numérien, pour visiter les sanctuaires de Rome. Il y trouva la mort obte-

(1) D'autres chrétiens convertis par S. Sébastien et baptisés par le même S. Polycarpe, furent aussi martyrisés dans le même temps, pour avoir recherché les corps des chrétiens mis à mort dans la persécution. Ce sont les SS. Claude, Nicostrate, Castorius, Symphorien et Victorin.

nue par tant d'autres, en ces jours de combats soutenus avec tant de gloire, par l'Eglise de J. C.

Le triomphe des nobles persans Marius, Marthe et leurs fils Abachus et Audifax, fut plus glorieux encore. On leur déchira le corps avec les ongles de fer; on les frappa de bâtons; on leur infligea le supplice du chevalet et du feu appliqué aux chairs, mais ce fut en vain. Leur courage à confesser J. C. ne se démentit pas un instant. On leur coupa ensuite les mains. Inébranlables dans leur foi, ils résistèrent encore. Fatigués enfin de tant de courage, les persécuteurs achevèrent le supplice de Marthe, sur la voie Cornelia, au lieu dit *ad Nymphas*. Son mari et ses fils furent décapités, et l'on brûla leurs corps.

D'autres chrétiens, venus également du dehors pour nourrir leur âme de foi, d'espérance et d' amour au tombeau des Apôtres, furent immolés comme ceux-ci. Leurs noms sont écrits, avec les précédents, au livre de nos gloires. Leurs âmes, depuis des siècles, goûtent en Dieu le bonheur et la paix promis à tous ceux, qui auront imité d'aussi beaux exemples. Et nous, nous libres aujourd'hui d' épancher nos cœurs, de prier, de pleurer nos fautes sur le tombeau des saints, que faisons-nous pour suivre, au moins de loin, ces guides généreux, ces modèles? Que faisons-nous pour ré-

pondre à la grâce que tant d'autres nous envient, nous qui pouvons ici réchauffer nos cœurs et ranimer notre foi, sur le théâtre même de leurs combats et de leurs triomphes ?

Ah! chrétiens, pensons-y sérieusement, quand il en est temps. Pensons que cette grâce aura un terme, bien prochain peut-être; et comme dit l'Apôtre: *Dum tempus habemus, operemur bonum* (1), « Opérons le bien, quand il en » est temps. » Profitons du moment d'aujourd'hui, qui passe, et ne reviendra plus. Pour plusieurs d'entre nous, peut-être, les tristes jours du regret arriveront, et il n'y aura plus de remède. Fasse le Seigneur, ô chrétiens, que la divine miséricorde outragée, ne puisse adresser à nul d'entre nous ces cruels reproches: *Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione ista, et condemnabunt eam* (2). — *Væ tibi Corozain, væ tibi Bethsaida, quia si in Tyro et Sidone factæ essent virtutes, quæ factæ sunt in vobis, olim in cilicio et cinere poenitentiam egissent* (3). Les hommes de Ninive se lèveront, au jour du jugement, contre vous, et vous condamneront. Malheur à vous, malheur, à vous; car s'il eût été fait pour tant d'autres ce qui l'a été pour vous, on les eût

(1) Gal. VI. 10.
(2) Matth. XII. 41.
(3) Matth. XI. 21.

vus dans le cilice et dans la cendre accomplir sur eux-mêmes, la justice due à leurs péchés.

Oui, malheur à nous, si nous demeurons dans l'oisiveté, quand la lumière brille à nos yeux! Malheur à nous, si dédaignant l'avertissement du Sauveur, nous attendons pour agir, la nuit, où l'on ne peut plus opérer. *Me oportet operari opera ejus, qui misit me, donec dies est: venit nox, quando nemo potest operari* (1).

Dangers et fatigues des pèlerins lors des grands bouleversements de l'empire et dans les âges suivants.

Ainsi l'ardeur, qui dans les temps de persécution, portait les chrétiens à tout braver pour venir, des extrémités de la terre, prier au tombeau des Apôtres, doit servir de grande leçon à notre indifférence. Ce qu'on fit dans les âges postérieurs, est également de nature à nous faire comprendre la responsabilité qui pèse sur nous, si nous ne profitons pas, devant Dieu, de notre séjour à Rome.

Quiconque voyage uniquement dans les pays où, comme en Europe, une longue paix sociale, et une civilisation perfectionnée pro-

(1) Joan. IX. 4.

curent aux voyageurs la sécurité dont on jouit sur la plupart de nos grands chemins, ne peut concevoir les privations et les dangers rencontrés jadis par les pèlerins de Rome. Des bandes armées infestèrent bien souvent les routes, où l'on trouvait à peine d'ailleurs les moyens de transport suffisants, et peu d'asiles surs. Dans les montagnes surtout, en venant d'Allemagne, d'Espagne et de France, les dangers étaient imminents et de toute nature. Les chemins étaient à peine tracés dans des gorges étroites, où les avalanches, les chûtes de rochers, les tourmentes, le froid et la faim n'étaient bien souvent, que les moindres des maux à craindre (1). Les dangers de pillage et de mort y furent parfois si probables, que les rois eux-mêmes recouraient à l' influence morale des Pontifes de Rome, pour obtenir au moins quelque adoucissement à ces fléaux des voyageurs; et l'on doit à cette intervention puissante des mesures dont tous profitèrent (2).

(1) Ainsi pour parler uniquement d'un des plus célèbres passages des Alpes, le Grand-S. Bernard, on ne s'y engageait plus, en certains temps, que par caravanes de quatre à cinq cents personnes.

(2) On peut citer entre autres Canut, roi de Danemarck, lorsqu' il adressait à Rome, sur ce point, des reproches si mérités à Rodolphe de Bourgogne

Au temps des invasions de barbares surtout, lors des grandes guerres entre les puissances, à l'époque des maladies contagieuses et des autres punitions de Dieu sur les peuples, de nouveaux et plus formidables dangers venaient s'ajouter à tant d'autres. Le nombre des pieux voyageurs dirigés par la foi, vers le tombeau des Apôtres, diminuait alors, sans aucun doute. Jamais toutefois, il ne cessa complétement, pour longtemps. Encore dans ces rares instants, le mouvement des armées ennemies occasionnait-il, bien souvent, pour la consolation de l'Eglise, ce que la piété volontaire n'avait pu produire.

C'est ainsi, en particulier, que plusieurs nations rapportèrent de Rome, où Dieu les envoyait pour punir, l'admiration des oeuvres saintes, et les germes de leur foi.

Mortifications volontaires
et saintes morts d'un grand nombre de pèlerins.

Bien souvent aussi, dans les temps où les graves agitations européennes se calmaient, une quantité de chrétiens généreux, non contents de tant d'autres privations, voulaient y joindre encore la fatigue des longues marches. Ils arrivaient à pied, pauvres et endurant volontairement toute souffrance pour J. C. Et parmi eux, plus d'une fois, on compta des

princes de sang royal, et les plus hauts dignitaires du siècle et de l'Eglise. L'histoire en offre bien des exemples.

Un grand nombre d'entre eux mourut ainsi sur les grands chemins d'Asie, d'Afrique et d'Europe. Ils y moururent épuisés de fatigue, accablés par la maladie, dépouillés, massacrés par des soldats effrénés, ou par des voleurs. Ainsi pour ne citer qu'un seul compatriote, dans les Alpes, au passage du Grand S. Bernard, dans le dixième siècle, Robert I Evèque de Tours fut massacré avec tous ceux qui l'accompagnaient (1).

D'autres échappèrent à de semblabes malheurs, par une protection toute particulière de Dieu. S. Martin, par exemple, vit la hache des assassins levée sur sa tête. S. Mayeul abbé de Cluny fut fait prisonnier, accablé de mauvais traitemens, et contraint à payer une grosse rançon (2). S. Jean de Kenty venant de la Pologne à Rome (3), donna, dans une occasion semblable, l'exemple admirable de simplicité chrétienne rapporté, comme il suit, dans l'office divin, au jour de sa fête: « Dépouillé un jour » par des voleurs, qui lui demandèrent ensuite

(1) C'était au Bourg - S. Pierre, en 931. — Voir nos *Etudes hist. sur l'établiss. hospit. du Grand S. Bernard*, etc. p. 45.

(2) Loc. cit. pag. 36. et 47.

(3) Il y fit quatre voyages, toujours à pied.

» s'il lui restait encore quelque argent, il ré-
» pondit, qu'il n'avait plus rien; mais se souve-
» nant aussitôt de quelques pièces d'or cachées
» dans ses vêtements, il rappela les voleurs
» qui fuyaient et les leur présenta. Touchés de
» la candeur et de la générosité dont l'homme
» de Dieu venait de donner la preuve, les
» voleurs lui rendirent alors tout ce qu'ils
» lui avaient enlevé (1) ».

Parmi les pèlerins arrivés jusqu'à Rome, on en vit également un grand nombre mourir, dans le temps même où ils avaient accompli les actes les plus consolants de leur dévotion.

Nous en citerons, comme pour les deux cas précédents, quelques exemples seulement, parmi tant d'autres.

S. Grégoire en a conservé l'un des plus beaux, dans le récit qu'il nous fait des vertus et de la mort de S. Cassius de Narni (2). Ce pieux Evêque venait, chaque année, célébrer, à Rome, la fête des SS. Apôtres Pierre et Paul. Là, ayant offert, comme de coutume, le saint sacrifice, distribué la communion et donné la paix aux fidèles, il passa doucement au Seigneur (3).

(1) *Brev. Rom.* 20. Oct.

(2) Il est enterré dans la Cathédrale de cette ville, à l'entrée de la crypte de S. Juvénal.

(3) *Martyr. Rom.* 29. juin. - S. Grég. le grand. *Hom. XXXVII. in Evangel.* - Dial. lib. - III. c. 6. et lib. IV. c. 56.

La mort de Céduaila, roi des Saxons occidentaux d'Angleterre, n'est pas moins précieuse.

Voulant embrasser le christianisme et recevoir le baptême, au tombeau de S. Pierre, il quitta ses états et vint à Rome, en 689.
« Le pieux Céduaila n'estimait aucune gloire
» terrestre au prix de ce bonheur, dit son
» historiographe ; il ne cessait de demander
» au prince des Apôtres d'intercéder pour lui
» et d'obtenir du Tout-Puissant, qu'après son
» baptême, il mourût dans la basilique même,
» sans souiller, par de nouveaux péchés, la
» pureté de son âme régénérée (1) ».

Il fut baptisé, en effet, le Samedi-Saint, par le Pape Serge I, et le 20 avril, pendant qu'il portait encore l'habit blanc des néophytes, il mourut, ainsi qu'il l'avait si ardemment désiré. Heureux, comme l'indique l'inscription gravée autrefois, sur sa tombe, dans le vestibule de la basilique, heureux d'avoir échangé ainsi les gloires d'un sceptre mondain, pour le royaume de l'éternité.

Dans le 11e. siècle, sous le Pape S. Grégoire VII, l'impératrice Agnès mourut aussi à Rome, dans l'exercice de la plus héroïque et de la plus exemplaire pénitence. Couronnée à S. Pierre, avec Henry II son époux,

(1) *Les sept basil.* etc. T. I. pag. 336.

en 1046, elle favorisa ensuite, ainsi que l'Empereur, l'anti-pape Cadaloüs, aux dépens d'Alexandre II. Puis touchée de repentir, elle vint au tombeau des Apôtres, vêtue pauvrement, la douleur dans l'âme; elle y fit sa confession au Pape lui-même. Puis, sous la direction de S. Pierre Damien, elle s'établit, près du Vatican, dans une humble demeure, où elle passa plusieurs années, constamment livrée aux austérités, aux jeûnes et à la pénitence. Elle mourut au palais de Latran, où S. Grégoire VII l'avait fait transporter. Puis on l'enterra dans l'oratoire de S.te Pétronille, au Vatican, dans la chapelle si chère à plusieurs de nos rois de France.

En des temps beaucoup plus rapprochés de nous, (1) les reines de Bosnie et de Chypre, venues à Rome pour y soulager leurs douleurs, et donner cours à leur piété, moururent de même, et furent enterrées, la première dans l'église d'Ara-Cœli; tandis que la seconde alla prendre place au Vatican, parmi les *janitores* royaux établis près du tombeau de S. Pierre.

Le jubilé de Grégoire XIII fut l'occasion d'une conversion des plus éclatantes, suivie de la mort du ministre protestant ramené ainsi à la vérité chrétienne. Luthérien polonais, ce

(1) Vers la fin du 15e. siècle.

ministre, zélé prédicant, pendant plus de vingt années, voulut, comme il le déclara plus tard, voir de près la *Babylone romaine dans ce temps de confusion.* Vêtu en pèlerin, il se logea parmi les pauvres, dans le célèbre hospice de la Trinité. Là, dès son entrée, il fut l'objet d'un acte d'humilité, qui le toucha profondément. Par une circonstance toute providentielle ce fut un Cardinal (1), qui lui lava et lui baisa les pieds, comme S. Philippe Néri en avait introduit le pieux usage.

Il fut témoin ensuite de la ferveur avec laquelle Grégoire XIII visitait les églises. Il vit dans les témoignages de vénération prodigués à un même homme, par d'innombrables voyageurs arrivés de toutes les contrées de la terre, une image sensible de l'unité brisée par le schisme et par l'hérésie, et nécessaire pourtant à l'Eglise de J. C. Cette pensée lui frappa vivement l'esprit, comme la piété du Pontife lui démontra la sincérité de notre croyance, et lui subjugua le cœur.

Un jour enfin, que le Pape se trouvait à l'office, dans la chapelle Sixtine, forçant les gardes et se précipitant aux genoux du Vicaire de J. C., il déclara publiquement, et

(1) Ferdinand de Médicis, alors protecteur de l'hospice.



avec larmes, ses erreurs et sa résolution bien arrêtée de les abjurer.

Admis avec des transports de joie dans le sein de l'Eglise; fortifié, inondé de grâces par la réception des sacrements, dont son âme avait été jusque là privée; incapable de résister plus longtemps aux fatigues volontaires qu'il s'imposait, et aux émotions si vives que la grâce lui avait fait éprouver, il tomba malade et mourut, trois jours après. Le Pape, en apprenant cette bienheureuse mort, leva les yeux et les mains vers le ciel, répétant avec l'Apôtre, des paroles qui doivent nous servir à nous-mêmes de grande leçon : « O richesses infi-
» dies de la sagesse et de la science divines,
» que les jugements du Seigneur sont impé-
» nétrables et qu'il est difficile de sonder ses
» voies! Lorsque tant de pécheurs, pour se
» livrer à une juste pénitence, vont s'enfermer
» pendant longues années, dans les monastères
» et dans les solitudes, voilà que celui-ci,
» couvert de tant de fautes, obtient, en trois
» jours, par sa grande contrition, le pardon
» et le paradis ».

Oui, chrétiens, ces paroles du pieux Pontife doivent être, en ce moment, une grande leçon pour nos âmes. Les jugements de Dieu sont impénétrables; ils le sont pour la miséricorde; ils le sont également pour la justice. Dans ce moment, pour chacun de nous, c'est évidem-

ment la miséricorde et la bonté infinies qui opèrent. Viendra le jour, où la justice agira, inexorable, clairvoyante, pénétrant jusqu'au fond de nos âmes, sondant nos cœurs et nos reins. Viendra le jour où nos œuvres seront pesées dans cette inflexible balance, où les forces réunies de l'univers entier ne pèseraient pas la valeur d'un grain de sable, où elles seraient plus légères qu'un de ces atômes balancés dans l'air, aux rayons de l'astre matériel où le soleil de justice a empreint son image. Ce jour viendra, *sicut fur, in nocte* (1), pendant la nuit, comme un voleur. Il viendra dans le moment où nul de nous ne l'aura prévu.

Faites donc, ô grand Dieu, qu'en ce jour de terreur et d'effroi, nul parmi nous, ait la douleur d'entendre prononcer pour lui cette formidable sentence: *Mane, thecel, phares.* Dieu a compté, pesé tes œuvres, *et inventus es minus habens* (2), et tu n'as rien à presenter à la divine justice. Tes œuvres sont œuvres de mort; et la vie éternelle n'est point pour toi.

Faites, mon Dieu, que notre mort au contraire ressemble à celles que nous voulons encore mentionner ici; morts précieuses, que nous devons considérer comme de véritables récompenses pour les intentions saintes appor-

(1) I. Thess. V. 2.
(2) Dan. V. 25. et 27.

tées par plusieurs, à la visite des sanctuaires de Rome.

Dans le jubilé de 1600, sous Clément VIII, le Cardinal André d'Autriche, neveu de Maximilien II, quitta secrètement son gouvernement de Flandre, et vint accompagné de quatre ou cinq personnes, tous vêtus en pélerins et à pied. En arrivant ils s'établirent parmi la foule, à l'hospice de la Trinité, mais le Pape ayant été prévenu découvrit André. Il le fit venir, puis l'embrassant avec larmes, il lui donna un appartement au palais.

Plus heureux le Cardinal d'Olmutz (1) parvint à se tenir caché, pendant tout le temps de sa pieuse visite à Rome.

Quant au premier, Dieu le récompensa bientôt de sa généreuse ferveur, en l'arrachant, jeune encore, aux dangers de la grandeur et du monde. Après un voyage fait à Naples, le Cardinal de retour à Rome, y tomba malade. Il y mourut, en peu de jours, dans les plus beaux sentiments de piété, après avoir reçu le saint viatique des mains du Pape. Il n'avait pas plus de 40 ans.

Le Cardinal Radziwil, Evêque de Cracovie, venu pour le même jubilé, y mourut aussi

(1) Dietrichstein de Moravie tendrement aimé de S. Philippe Néri, à cause de ses vertus.

béni et visité à ses derniers instants, par Clément VIII. (1).

Nous n'ajouterons rien à de pareils exemples, qui parlent suffisamment à nos cœurs. Ils nous prouvent de reste jusqu'où doit s'étendre notre générosité dans le service de Dieu; jusqu'où doivent aller notre amour et notre reconnaissance.

Leçons personnelles que nous devons puiser dans l'exemple des pèlerins morts pendant leur voyage à Rome.

Ces mêmes traits d'édification doivent nous servir également, sous un autre rapport, d'avertissement très-sérieux pour nos âmes. Ils doivent nous rappeler d'une manière efficace et utile la salutaire pensée de la mort, et cet avertissement du Seigneur: *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis* (2). Souvenez-vous de vos fins dernières, et le péché jamais n'aura d'accès dans vos âmes.

Oui, nous devons tous faire un sérieux retour sur nous-mêmes, en songeant à ces pè-

(1) Catherine Zani, noble vénitienne vint également de Venise, à pied, pour participer aux grâces du Jubilé de Clément VIII.

(2) *Eccli.* VII. 40.

lerins morts sur une terre lointaine, je ne dis pas étrangère. Nulle terre des saints n'est étrangére pour un chrétien; et Rome en particulier, Rome n'est-elle pas, comme le ciel, la patrie de tous ceux qui aiment Dieu et N.S.J.C. son fils?

Ils moururent donc ici, résignés sans doute à l'adorable volonté de Dieu, heureux même de savoir que leurs corps reposeraient, jusqu'au jugement suprême, près des sanctuaires qu'ils étaient venus vénérer .Mais enfin ils moururent loin des leurs, loin des objets de leur affection en ce monde. Ils moururent, et c'est là que nous devons puiser, dans leur exemple, un enseignement salutaire; ils moururent, comme nous pouvons tous le faire , loin de notre pays, de notre famille, loin de ceux que nous aimons.

Oui, nous pouvons mourir sans revoir notre vieux père, qui comptait sur nous pour soutenirel consoler sa vieillesse. Nous pouvons tous mourir loin de notre mère, qui espérait nous laisser après elle, en ce monde; à qui nous devions fermer les yeux.

Nous pouvons tous mourir avant peu, dans quelques jours, aujourd'hui peut-être; car, nous le savons , et nous ne cherchons que trop à l'oublier, notre vie est une vie d'un jour. Elle est, comme bien souvent l'image s'en est offerte à vos yeux, dans la campagne, en ces jours

où le vent précipite avec impétuosité les nuages vers l'horizon. Elle est, comme s'expriment nos divines Ecritures, une ombre qui passe rapide, et s'enfuit.

Mais elle est en outre et c'est là qu'il faut réfléchir plus sérieusement encore; elle est de plus un combat (1), où la victoire est incertaine ; une épreuve soutenue au milieu des dangers, et que les plus formidables périls accompagneront jusqu'à l'heure suprême. Hier commencée dans les larmes , avec d'autres larmes elle finira demain.

Route bien dangereuse et bien pénible enfin, elle nous apparaît, si nous jettons un regard en arrière, comme la voie royale de l'antique Rome (2). Elle apparaît bordée de chaque côté, d'une ligne de tombeaux , accompagnée partout des monuments de nos combats; puissé-je ne devoir pas ajouter, des témoins douloureux de nos perpétuelles défaites!

Oui chrétiens, reportez-vous un instant, par la pensée, hors de Rome. Suivez cette voie, qui de la vieille enceinte conduit aux catacombes, où tant de saints se réunirent pour la prière; où tant de martyrs des anciens jours reposent; où S. Philippe et S. Charles épanchèrent si

(1) Job. VIII. 9. et VII. 1.

(2) La voie Appia; on l'appelait jadis la reine des voies de l'empire.

abondamment les ardeurs de leur âme. Montez la colline ; faites quelques pas en avant, et voyez quel spectacle vous est offert (1).

A droite et à gauche de vous, les monuments funèbres se pressent, se succèdent, sans interruption, offrant partout l'image de la mort, qui domine toute autre puissance.

Réfléchissez-y; quelle pensée vous donnent ces tombes d'un autre âge? N'y voyez-vous pas, comme si l'on venait de les y placer depuis un jour, n'y voyez-vous pas la tombe de ces amis d'enfance, qui depuis bien des années déja sont morts? la tombe de vos compagnons de jeunesse, peut-être de désordres, qui eux aussi sont morts? N'y voyez-vous, pas la tombe de votre père, de ce père aimant et dévoué, qui vivait tout entier pour vous; qui se glorifiait dans votre avenir, et applaudissait d'avance à vos succès? N'y voyez-vous pas la tombe, qui s'ouvrira demain pour votre mère, pour cette mère si tendre, qui vous a enfantés dans la douleur, qui vous a nourris de son lait et prodigué les soins les plus doux? N'y voyez-vous pas la tombe qu'il faudra baigner de vos larmes, alors qu'elle renfermera le corps inanimé de cette mère dont le sourire répondit

(1) Les intelligents travaux exécutés, en ce moment, sur la voie antique, rendent plus frappante que jamais l'image dont nous parlons ici.

à votre premier sourire, dont les baisers ont essuyé vos premières larmes; à qui vous devez les biens de l'âme, plus encore que ceux du corps; de cette mère que vous verrez mourir demain, à moins que demain votre mort ne lui cause la douleur le plus cruelle, la douleur de pleurer elle-même sur votre tombeau?

Plût à Dieu qu' il lui restât du moins l'espérance fondée de vous revoir au ciel!

Puis, levez les yeux, et portez-les à quelque distance, devant vous. Un dernier monument de la mort s'élève, là bas, vers l'horizon. Un enfant pourrait penser qu' une grande distance vous en sépare; mais votre raison vous fait comprendre, qu'en peu de temps vous y arriverez.

Eh bien! comme le reste de la route est votre vie; ce point suprême est votre mort. Marchez encore quelques instants; faites quelques pas; vous y touchez.

Ce n' est pas tout, chrétiens, sans quitter l'enceinte du temple sacré où nous sommes, la même pensée de la mort incertaine, de la vie très-courte, est inscrite partout, sous nos yeux.

Regardez autour de vous; quels objets frappent, de tous les côtés, vos regards?

A l' exception du tabernacle, où Jésus caché vit et règne sur vous; à part les images des saints, qui vous rappellent la vie

en Dieu, et les espérances de l'éternité, que trouvez-vous partout ? Des images de mort ; des preuves sensibles, que ni la jeunesse, ni les richesses, ni les grandeurs ne sont capables d'arrêter l'exécution de la sentence justifiée par le péché (1). Ces tombeaux consacrés à des mémoires illustres, à des êtres qui furent chers à plusieurs; ces monuments de la mort, qui rappellent d'une manière si douloureuse la perte d'un fils, d'une mère, d'un père l'appui des siens, d'une jeune fille espérance et orgueil de ceux à qui Dieu l'avait donnée pour un jour ; ces tombes que foulent vos pieds; tous ces signes de deuil élevés devant vous, que vous démontrent-ils ? Que vous disent toutes ces voix répétant avec force l'infaillible sentence : *Morte morieris* (2), tu mourras de mort? Que vous disent-elles, sinon que vous avez un instant, sur la terre, pour vous préparer à l'éternité ; que cet instant, demain il aura passé, passé sans retour?

Ah! chrétiens, notre vie est si fragile ; le moment de notre mort est si voisin de nous, que déja nous y touchons tous. Et, permettez-moi de m'exprimer ainsi, en pénétrant dans

(1) Sicut per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors, et ita in omnes mors pertransiit. - Rom. V. 12.

(2) *Gen.* II. 17.

ce sanctuaire (1), en marchant sur le pavé de ce temple, et songeant à la mort que Dieu suspend comme une menace sur la tête du pécheur, qu'il offre au juste comme une espérance, ne vous a-t-il pas semblé que la terre tremblait déja sous vos pieds, et qu'à peine fermées sur les autres ces fosses menaçaient déja de s'ouvrir pour vous ? Du fond de leurs tombeaux n'avez-vous pas entendu, n'entendez-vous pas, ici, dans le temple de Dieu, maison des vivants, asile des morts, n'entendez-vous pas vos amis qui vous crient: *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* Pensez souvent, ô mon père, ô mon fils, ô ma mère; pensez souvent, ô mon frère, à la mort et à ce qui doit la suivre ; ainsi vous fuirez le péché; vous vous convertirez, et vous ferez pénitence.

Et si cette voix que vous ne pouvez méconnaître, vous l'avez entendue; si votre cœur glacé d'effroi semble défaillir, dans votre poitrine, à la pensée de vos fautes et des éternelles vengeances de Dieu, mettez à profit, quand il en est temps, cet appel de miséricorde. Répétez-vous, chaque jour, avec les saints de tous les siècles et de tous les lieux, avec les saints en particulier, dont les souvenirs vous entourent, dans cette ville bénie entre toutes les autres ,

(1) L'église S. Louis des français.

répétez-vous , loin de l'étouffer, cette parole qui sauvera vos âmes: *Statutum est hominibus semel mori, postea judicium* (1). Il est écrit que tout homme doit mourir, après quoi viendra le jugement. Puis , rentrant de plus en plus en vous-mêmes, tirez pour votre conduite religieuse, toutes les conséquences d'une vérité si terrible. Alors, soyez-en surs, loin d'être une pensée de douleur et d'effroi, la pensée de la mort deviendra, pour vous, consolation, encouragement, espérance; et votre cœur reconnaissant comprendra cette autre parole : *Bonum est judicium tuum, ô mors* (2). O mort, que ta pensée nous est bonne et salutaire!

Voilà, chrétiens, ce qui, dans tous les temps, a soutenu, pénétré, animé les saints, ce qui a conduit les pénitents dans la solitude, rempli les cloîtres et peuplé le ciel. Voilà ce qui , des extrémités du monde, a poussé vers Rome les innombrables foules de pèlerins , dont la trace est empreinte ici, dans tous les sanctuaires. Voilà ce qui a produit les merveilles de foi, dont nous allons reprendre le récit avec vous.

(1) Heb. IX. 27.
(2) *Eccli.* XLI. 3.

Pèlerinages et visites de personnages illustres aux sanctuaires de Rome après les persécutions.

Epoque des empereurs chrétiens.

Invasions des barbares.

Les persécutions, même les plus sanglantes, n'avaient pas, comme nous l'avons vu, arrêté complètement le cours des pieux pèlerinages à Rome. La paix rendue par Constantin ouvrit la route des sanctuaires à un nombre infini de chrétiens, qui n'avaient pu, jusque là, songer à les visiter. Cette pieuse foule remplaça, en quelque sorte, la nombreuse population flottante, qui de toutes les contrées de la terre, affluait jadis à la capitale.

Impossible aujourd'hui d'en préciser le nombre; les chrétiens de ce temps, trop préoccupés de leur reconnaissance envers Dieu, pour laisser aux hommes tous les détails de leur triomphe, ont négligé de nous les transmettre. Seulement quelques noms d'illustres visiteurs sont parvenus jusqu'à nous.

Nous citerons ceux de S. Athanase, qui persécuté par les ariens, vint deux fois, à Rome, et demeura près de la basilique de S. Pierre. S. Ambroise, tout jeune et catéchumène, s'échap-

pait, dit-on, de la maison paternelle (1), pour aller prier, bien souvent, la nuit, au lieu dési-gné jadis de la manière la plus heureuse, sous le nom de *Trophées* de S. Pierre. S. Jérôme, dans sa jeunesse, et malgré ses désordres, mais surtout pendant les années de sa longue péni-tence, y conçut les sentiments de vénération, d'amour et générosité, dont ses écrits conser-vent la mémoire. S. Augustin, de même, puisa dans la vue de cette matérielle *cité de Dieu*, plus d' une lumière sur la cité spirituelle, dont il devait si splendidement décrire la grandeur.

Dans le même siècle, tandis que les saints Evêques d'Italie, Paulin de Nola et Pelinus de Brindisi (2), visitaient la ville sainte, S. Servace Evêque de Tongres, y arrivait des bords du Rhin. L'Egypte y envoyait le saint moine Almaque; et, vous le savez, le sang de ce généreux martyr, versé au Colyssée, par ordre d'Alipius préfet de la ville, éteignit pour ja-mais la fureur qui poussa jadis les romains

(1) On croit que l' église actuelle de S. Ambrogio della Massima en occupe l'emplacement.

(2) Ce dernier fut martyrisé avec une atroce cruauté, par les prêtres d' un temple de Mars, sous Julien l'apostat. Le saint, en priant, avait fait crouler ce temple. Les prêtres furieux se préci-pitèrent sur lui et l'accablèrent de 85 blessures, dont il mourut.

aux combats des gladiateurs. S. Nicolas y vint de l'Asie Mineure (1), ainsi que le vénérable vieillard S. Philorme (2). Ce dernier avait près de 80 ans.

Le cinquième siècle s'ouvrit par la terrible visite d'Alaric et des Goths (3). Bien qu'arien, le vainqueur ordonna de respecter les basiliques des Apôtres, et les malheureux qui s'y réfugièrent.

Quarante ans plus tard, l'empereur Valentinien III, Placide sa mère et Eudoxie son épouse purent mêler leurs larmes, sur le tombeau de S. Pierre, à celles du Pape S. Léon. Ils purent y reconnaître et y déplorer les malheurs attirés sur Rome et sur le monde, par les désordres que l'hérésie maintenait dans l'Eglise. Ils s'efforcèrent même d'y porter remède.

En 455, la vengeance de la même Eudoxie appela d'Afrique une autre visite non moins redoutable, que celle des Goths. Les Vandales de Genséric prirent la ville, qu'ils s'accagèrent, pendant quinze jours entiers; mais, comme l'avaient fait leurs prédécesseurs, ils respectèrent les basiliques.

Plusieurs personnages illustres par leur sainteté vinrent, dans le même siècle, visiter des

(1) De Myre en Lycie.
(2) Il était de Galatie.
(3) Ils prirent Rome, le 25 aout 410, et la pillèrent.

sanctuaires, que Dieu faisait ainsi resplendir d'une gloire d'autant plus sublime, que toute grandeur humaine était plus cruellement renversée, foulée aux pieds. Nous citerons parmi nos Evêques des Gaules, les S. Varanus de Lyon et Sidoine-Apollinaire d'Auvergne. Nous citerons aussi l' élection si extraordinaire de S. Pierre Chrysologue, qui eut lieu dans ce temps.

Au commencement du sixième siècle, s. Fulgence y arriva d'Afrique. Quatre-vingt-dix ans plus tard, notre grand historien, Grégoire de Tours y vint aussi, et y reçut les plus grands honneurs.

Pendant le même siècle, Vitigès assiégeant Rome, respectait les basiliques situées hors des murs, à tel point qu'on ne dut jamais y interrompre les offices. Totila, maître de Rome, épargna de même S. Pierre ; tandis que de son côté, Bélisaire vainqueur avait déposé, sur le tombeau de l'Apôtre, une riche croix d'or, trophée de victoire et de religieuse vénération.

Et ici nous devons nous arrêter un instant pour considérer quelle sérieuse leçon nous offrent, dans les temps actuels, les redoutables visites de barbares que Dieu permit pour la punition et pour le dernier anéantissement de l'antique orgueil et de la puissance de Rome payenne.

Ces visites furent primitivement des avertissements de miséricorde. Dieu les adressait

particulièrement au patriciat inflexible, qui s'obstinait à conserver le culte de ses dieux. Il voulait par une terreur salutaire, opérer ce que la parole des apôtres, l'exemple des martyrs et des saints n'avaient point obtenu. Le patriciat orgueilleux les dédaigna, comme il s'était refusé à comprendre pourquoi Constantin, instrument de Dieu, lui avait enlevé la tête de l'empire. Alaric obéissant à la voix qu'il disait entendre, et qui lui criait: *Va, et détruis Rome*, Alaric, nous venons le voir, en effet, prit et pilla la ville. Le *fléau de Dieu*, Attila parut et menaça de nouveau. Le vieux patriciat ne se rendit point encore. Finalement on vit paraître sur la mer d'Afrique, le navire exterminateur de Genséric, ce navire, dont *la proue se tournait toujours du côté des peuples, que Dieu voulait punir*. Dès ce moment, le vieux patriciat, et la vieille puissance de Rome, et les Césars corrompus et cruels, tout disparut sans retour.

De même, nous, en France, nous avons vu, pour la première fois, les nouveaux barbares nous envahir, en 1793. Ils nous menacèrent de nouveau, en 1830. En 1848, ils furent, un moment, nos maîtres; mais étourdis par leur triomphe de surprise, ils n'eurent pas le temps de se mettre à l'œuvre contre nous. Ils frémissaient de nouveau, et poussaient des cris de rage et de féroce espérance, il y a quelques jours. Le souffle de Dieu a passé sur eux,

et ils ne sont plus; mais, qu'on y prenne garde, si l'on ne se convertit pas, ils vont revenir.

Visites semblables dans les siècles suivants, jusqu'à l'époque du Jubilé séculaire de Boniface VIII.

Les pèlerinages du septième siècle ne furent pas moins illustres. On vit arriver de France S. Meuna Evêque de Toulouse, qui se justifia d'une calomnie par un serment fait, comme d'usage, sur le tombeau de S. Pierre. On y vit également S. Humbert de Maroilles, Ste. Cunégonde, l'ermite S. Jodoque, de sang royal, les abbés Bertulfe et Vandrégésille, le prêtre S. Amable et S. Audène Evêque.

Les missionnaires de la Grande-Bretagne, qui évangélisaient alors différentes contrées, au nord de l'Europe, puisèrent, plus d'une fois aussi, dans la prière au tombeau des Apôtres et des martyrs, une nouvelle ardeur à tout entreprendre pour J. C. Nous citerons, parmi eux, S. Wiron, Evêque irlandais, qui en repartit pour prêcher l'Evangile aux idolâtres des Pays-Bas. Il s'était fait accompagner à Rome, par le diacre S. Otger et par S. Plechelm, anglo-saxon qui devait évangéliser, plus tard, la Gueldre et les autres pays situés entre le Rhin, la Wahal et la Meuse.

S. Wilfrid d'Yorck, apôtre de la Frise, y vint deux fois, dans le cours du siècle; d'abord étant

laïc, puis avec S. Benoît Biscop. Il s'y fit remarquer alors par ses ferventes visites quotidiennes aux tombeaux des martyrs. Il assista, la seconde fois, au retour de ses missions d'Allemagne, au concile de Latran, en 679. Il en fut de même de S. Willebord, qui reçut alors la consécration épiscopale (1).

On y avait vu aussi, par deux fois différentes, S. Amand, Evêque de Maestricht. Ste. Begge, sœur Ste. Gertrude y était venue de Germanie, tandis que S. Trayon Evêque, y arrivait de Sarragosse, et le moine Gissène y venait de la Grèce.

Ste. Bonite suivit leur exemple, au huitième siècle, époque où S. Ludger, autre missionaire de la Frise, y arrivait comme Wilfrid, le plus illustre parmi tous les Apôtres de Germanie, sous le nom de S. Boniface.

Ce dernier y fit plusieurs voyages, dans l'un desquels il rencontra Willibald et Wunebald, fils du saint roi Richard d'Angleterre, qui avaient tout quitté pour entreprendre les pèlerinages de Rome et de Jérusalem. Richard venait de mourir à Lucques ; la maladie retint, à Rome, Wunebald, que S. Boniface prit avec lui, à son départ, lui confiant le soin de sept églises en Thuringe. Puis, à son retour de Jérusalem, Willibald, après avoir tenté

(1) Il fut consacré par le Pape Serge I, en 696.

vainement de rester inconnu au monastère du Mont-Cassin, fut envoyé par le Pape, au même S. Boniface. Ce dernier le sacra Evêque d'Eichstadt.

S. Corbinien de même, arrivé à Rome, après quatorze années de réclusion volontaire, demandait comme une grâce, à Grégoire II, un lieu obscur, près de S. Pierre, pour s'y retirer dans la retraite la plus profonde. Le Pape, au lieu d'accéder à ses vœux, le renvoya en Allemagne, comme Evêque de Freysingue, et le chargea d'évangéliser la contrée.

S. Monon anachorète, né en Ecosse, visita les sanctuaires si vénérés; puis il se retira dans la forêt des Ardennes, où il fut massacré par des voleurs. Nous mentionnerons enfin le saint Evêque Pirminius parmi les pèlerins les plus illustres de siècle.

Les princes rivalisèrent, dans le même temps, avec les saints, de dévotion pour les glorieux tombeaux. Plus heureux que ne le fut depuis S. Richard, Coenred roi de Mercie, deux princes du nom d'Offa, les rois Huu et Ina, ainsi que Wuitburge et Eutburge princesses de la race anglo-saxone, comme les précédents, purent arriver jusqu'à Rome. Là, le roi Ina, ayant mis ses états sous le patronage du S. Siège, prit l'habit religieux, vécut et mourut saintement, dans l'un des monastères voisins de S. Pierre.

Le fils aîné de Charles-Martel, Carloman, fit également profession de pauvreté sur le tombeau de l'Apôtre, après quoi il se retira au Soracte d'abord, puis au Mont-Cassin, où il trouvait plus de paix et d'obscurité.

Il en fut de même de Rachis, roi lombard, qui pour expier ses fautes et celles de sa race, notamment le premier pillage auquel fut exposée la basilique du Prince des Apôtres, abdiqua dans le sanctuaire même où le crime s'était accompli. Il se retira ensuite au Mont-Cassin. Thésie son épouse et sa fille Rotrude, qui l'avaient accompagné à Rome, l'imitèrent dans sa pénitence. Enfin S. Anselme, duc de Frioul et frère d'Astolphe, autre roi lombard, embrassa de même l'état religieux, et reçut l'habit à Rome.

Mais de tous les visiteurs qui parurent dans la capitale du monde chrétien, pendant le cours du siècle, nul ne jetta autant d'éclat que notre grand Empereur Charlemagne.

Inutile d'indiquer ici les actions généreuses qu'il accomplit alors en faveur de l'Eglise et des Pontifes de Rome. Il suffira de rappeler, que parmi les titres dont il se faisait gloire, il aimait surtout à placer celui de *fils et défenseur de la sainte Eglise de Dieu* (1).

(1) A cette occasion Charlemagne, dont le génie chrétien comprit, tout dabord, le fruit qu'on

Quant à l'impression produite sur son cœur, par la vue des sanctuaires de Rome, par le tombeau de S. Pierre en particulier (1), vous en aurez l'idée par ce que rapporte un historien du temps : « Entre tous les lieux sacrés et » vénérables, il honorait particulièrement à » Rome, l'église du bienheureux apôtre S. » Pierre. Il y réunit, en offrande, une grande » quantité d'or, d'argent et de pierres pré- » cieuses. Il envoya d'innombrables et riches » dons aux Pontifes. Il n'eut rien plus à cœur, » pendant tout son règne, que de rendre à » Rome, par ses soins et par ses efforts, la » plénitude de son ancienne autorité. Il voulut » enfin que l'église de S. Pierre fût non seule- » ment défendue et protégée par lui, mais » qu'elle fût enrichie et décorée par dessus » toutes les églises de la terre (2). »

C'est ainsi que le neuvième siècle commença pour Rome. Louis roi d'Italie et fils de l'empereur Lothaire, se présentait avec des intentions bien différentes, aux portes de la même basilique, sous le Pape Serge II. Heureusement Dieu qui tient en ses mains le cœur des hommes, changea celui du prince, et le san-

peut retirer d'un voyage à Rome, institua un corps de chapelains, pour guider les pèlerins de son empire, dans la visite des sanctuaires.

(1) *Epist. ad Eliprandum.*

(2) Eginhart. In vit. Car. mag.

ctuaire des Apôtres demeura intact jusqu'à l'invasion des Sarrasins. Ethelwolf roi des saxons occidentaux d'Angleterre, mu par l'ardente piété de son cœur, visita le tombeau des Apôtres, avec Alfred son fils, vers le milieu du même siècle.

Le pèlerinage de Teutberge répudiée indignement par Lothaire, et la justice que lui rendit S. Nicolas I, attirèrent sur Rome les sacrilèges vengeances de Louis II. Mais la fermeté du Pape et de son successeur triompha, cette fois, comme tant d'autres, des vains efforts de la puissance humaine. Lothaire humilié vint à Rome, où il mit le comble à ses excès, devant Dieu, en recevant indignement le corps sacré du Sauveur; mais l'inflexible justice l'attendait, à peu de jours de distance. Il avait communié sacrilègement, à S. Pierre, au mois de juillet 868. Le 8 aout de la même année, il mourut à Plaisance. Aucun de ses complices ne tarda plus de six mois à le suivre.

D'autres visites bien plus consolantes, continuèrent, pendant le même siècle, la chaîne non interrompue des saints pèlerinages à Rome. On y vit, cette fois, venir entre autres, de l'Orient, S. Méthode envoyé par le patriarche S. Nicéphore, auquel, il succéda plus tard, sur le siège de Bizance. Deux sœurs, Aurélie et Némésis sanctifiées dans la profession si glo-

rieuse de la virginité, vinrent de l'Asie, visiter les sanctuaires. Enfin Methodius, le grand missionnaire des Slaves, s'agenouillait et priait aux mêmes tombeaux, vers la fin du siècle.

Deux apôtres des mêmes contrées, firent de même, cent ans plus tard. Nous voulons parler de l'Evêque de Prague S. Adalbert et de S. Boniface martyr en Russie (1). Les saints abbés Pierre et Mayeul y vinrent de Péronne et de Cluny; tandis que l'Allemagne y était représentée dignement par S. Brunon, Evêque de Cologne, et par S. Ulric (2) d'Augsbourg. Ce dernier, fort jeune encore, y passa des années entières appliqué à l'oraison, aux études pieuses et au soin des pauvres (3). Ste. Géralde et la vierge Ste. Lutrude y vinrent aussi.

Quant aux princes de ce temps, on peut citer Henry de Saxe et les trois Otton d'Allemagne.

Le onzième siècle s'ouvrit en quelque sorte par une des plus illustres et des plus saintes visites qu'aient jamais reçues les sanctuaires de Rome, celle du chaste empereur S. Henry

(1) C'était un des Camaldules envoyés enmission par S. Romuald.

(2) Dit également Udalric.

(3) Il fut le premier saint canonisé à Rome, avec les formalités rigoureuses, et la pompe usitées depuis ce temps.

et de son angélique épouse Ste. Cunégonde. Les époux-vierges, dont il y a quelques mois, il nous était donné de baiser les saints ossements, et de vénérer le tombeau (1), se trouvaient à Rome, en 1014. Là, dans l'auguste sanctuaire où leurs fronts si purs s'étaient inclinés devant la tombe du pêcheur, dans le sanctuaire où leurs cœurs brûlants avaient pu s'épancher librement devant Dieu; là, eut lieu leur couronnement. On y porta, pour la première fois, le globe d'or avec la croix et un double anneau de pierres précieuses. Et cet éloquent symbole rappelait bien vivement, entre les mains de Henry, les devoirs de sa couronne et les désirs de son âme. Nul, en effet, ne souhaita plus ardemment soumettre toute la terre à l'empire de J. C. Nul ne s'efforça plus courageusement de briller par les vertus, au milieu des peuples.

Les mêmes sanctuaires furent visités, quelques années plus tard, par l'empereur Conrad et par les rois D. Garcie de Navarre, Canut-le-grand de Danemarck et Rodolphe de Bourgogne.

Ils le furent aussi, en 1075, par le fils du czar Ysiaslaf envoyé pour soumettre la Russie à l'autorité temporelle du S. Siége, dont la primauté spirituelle était encore parfaitement

(1) Dans la belle église de Bamberg.

admise dans ces contrées. Il en résulta une lettre de S. Grégoire VII, des plus importantes pour l'histoire du schisme russe (1). Cette

(1) Cette lettre a été rapportée d'une manière incomplète, par Karamsin, - *Histoire de l'empire de Russie*, etc. *traduite par MM. St. Thomas et Jauffret.* - In 8. Paris. Belin. 1819. T. II, p. 101. - La voici restituée, dans son intégrité, par M. de Bussières. - *Les sept. basil.* etc. T. I. p. 343.
« Gregoire évêque, serviteur des serviteurs de
» Dieu, à Démétrius, roi des Russes, et à la reine
» son épouse, salut et bénédiction apostolique. -
» Votre fils, visitant les tombeaux des apôtres,
» est venu à nous; et après avoir témoiqué dû-
» ment sa fidélité à S. Pierre prince des apôtres
» il nous a demandé, avec d'ardentes prières, de
» recevoir par nos mains son royaume en don du
» même S. Pierre. Il nous a assuré, de la ma-
» nière la plus positive, que sa pétition, étant
» confirmée par l'autorité apostolique, recevrait
» votre sanction, et qu'elle était revêtue de vo-
» tre approbation. Nous avons donné notre assen-
» timent à ses voeux et à ses demandes, parce-
» que cela nous paraissait juste, en considéra-
» tion de votre consentement et de la dévotion
» du demandeur, et nous lui avons remis le gou-
» vernement de votre royaume de la part de S.
» Pierre, avec l'intention et le charitable désir
» de vous placer sous la protection de ce même
» saint, afin qu'il vous garde et vous protège,
» par son intercession auprès de Dieu, vous, vo-
» tre royaume et tous vos biens. Qu'il vous fasse
» gouverner, junqu'à la fin de vos jours, vos Etats

lettre doit figurer parmi les documents destinés à convaincre cette puissante nation, lorsque Dieu daignera l'éclairer sur ses erreurs, et

» avec paix, honneur et gloire, et qu'il vous ob-
» tienne la gloire éternelle, auprès du roi suprême,
» lorsque vous serez arrivé au terme de l'existence
» militante. Que votre noblesse et votre sérénité
» sache bien aussi que toutes les fois que, pour de
» justes affaires, elle jugera nécessaire de recourir à
» l'autorité de notre Siége, nous sommes prêts à
» lui accorder l'objet de ses demandes. D'ailleurs,
» afin que ces choses, et d'autres en grand nom-
» bre encore, qui ne sont point consignées dans
» les lettres, se gravent profondément dans vos
» coeurs, nous vous envoyons, nos nonces, dont
» l'un, que vous connaissez déjà, est notre sin-
» cère ami. Ils vous expliqueront avec clarté ce
» qui est consigné dans les lettres, et vous diront
» de vive voix ce qui ne s'y trouve point. Montrez-
» vous doux et affable à leur égard en l'honneur
» de S. Pierre, dont ils sont les légats; et ne
» permettez point que, par la mauvaise volonté
» d'aucuns, ils soient troublés dans les affaires
» qu'ils voudront traiter et statuer, en usant de
» l'autorité du siège apostolique, mais plutôt
» aidez-les, en les favorisant avec un esprit de
» sincère charité. Que le Dieu tout-puissant vous
» éclaire, et qu'après vous avoir permis de jouir
» des biens temporals, il vous fasse passer à la
» gloire éternelle. Donné à Rome, le 15 des Ka-
» lendes de Mai, ind. 13 (c. a. d. 1075) - Ba-
» ron. *Ann.* ad Ann. 1075, num. 27 et seq. -
» Labb., *Concil.*, T. XII, col. 355 ed. Coleti.

la ramener à l'unité qu'elle a perdue. Ce moment, la Providence l'a marqué dans ses adorables décrets. Quand arrivera-t-il ? Impossible de le prévoir; mais tout porte à le croire moins éloigné qu'on ne le suppose bien souvent.

A ces illustres pèlerinages nous ajouterons, pour le onzième siècle, ceux des saints abbés Odilon de Cluny, Robert de Casa Dei et Wolfelm. S. Pierre Damien y vint, à plusieurs reprises; S. Anselme de Cantorbéry s'y trouvait, en 1098, comme on y avait vu précédemment S. Siméon l'arménien. S. Léon IX, né en Alsace, mourut de la manière la plus pieuse et la plus touchante, près du tombeau de S. Pierre, où il s'était fait transporter, dès la veille. Par vénération pour le tombeau des Apôtres, S. Grégoire VII obligea ensuite plus particulièrement les Evêques du monde catholique au pèlerinage de Rome. « La lon-» gueur du voyage et la fatigue du chemin, » disait-il à tous, dans la personne de l'illu-» stre Lanfranc de Cantorbéry, ne peuvent » point vous servir d'excuse. Un grand nom-» bre de pèlerins âgés, malades, pouvant à » peine sortir de leurs lits, et obligés de se » faire porter, viennent de pays plus éloi-» gnés que l'Angleterre, pour visiter les tro-» phées du Vatican et de la voie d'Ostie. » L'amour et la dévotion leur donnent les

» forces nécessaires pour accomplir leur pieux » dessein (1) ».

Par ce moyen, le grand Pontife travaillait aussi à maintenir de plus en plus étroite, l'unité nécessaire, par nature, à l'œuvre de sagesse et de grandeur accomplie par N. S. J. C., dans son Eglise; unité que ni le schisme ni l'hérésie, malgré tous leurs efforts, ne posséderont jamais.

Au douzième siècle, les empereurs d'Allemagne et les anti-papes qu'ils appuyaient, firent subir des spoliations douloureuses aux plus illustres sanctuaires de Rome. Arnaud de Brescia y ajouta ses propres dévastations. Néanmoins les visites des saints n'y manquèrent pas non plus.

On y vit, en particulier, S. Guidon venu du Brabant, et S. Guillaume duc d'Aquitaine, arrivé de France, comme les illustres fondateurs des Trinitaires pour la rédemption des captifs, les SS. Félix de Valois et Jean de Matha. On y vit l'archevêque d'Armagh, S. Malachie, supplier Innocent II de lui accorder, comme une grâce, de quitter son siége, et de se retirer à Clairvaux. On y admira surtout le prodige du siècle, la gloire de la nation française et de l'Eglise, S. Bernard, qui épuisé fatigue et de maladie, réussit

(1) *Reg.* lib. IX. epist. 20.

néanmoins, contre toute espérance, à pacifier Rome, en y éteignant le schisme. On l'y vit conduire aux pieds du légitime successeur de S. Pierre l'anti-pape admis à la réconciliation et au repentir. Et alors enivré de joie et pénétré de reconnaissance envers Dieu, de qui tout bien était venu, le généreux hérault de la foi put écrire à ses frères: « Maintenant il n'est plus rien qui m'arrête ici. Au lieu donc de dire, comme naguère: Je partirai, je dis: Je pars. Oui, je pars, dans ce moment même, et j'emporte pour prix de mes courses, la victoire de J. C. et la paix de l'Eglise (1).

Dans le siècle suivant, des saints non moins illustres consolèrent aussi, par leur présence, Rome affligée des profanations sacriléges de Frédéric II et des siens. On y remarqua surtout, les vainqueurs du socialisme au moyen âge, S. Dominique et S. François d'Assise; S. Dominique, qui s'empara du sceptre de l'intelligence humaine et de la science ecclésiastique, par le moyen de Thomas d'Aquin son enfant; S. François, qui releva si haut la gloire de la pauvreté; qui sût embrasser avec tant de cœur cette fiancée du Sauveur abandonnée tristement sur le Calvaire, cette épouse si belle et si riche, que nulle épouse sem-

(1) Ep. 318. Au prieur de Clairvaux.

blable, ne mérita jamais, suivant l'expression du saint lui-même, tant d' hommages et tant d'amour.

On y remarqua de même S. Antoine de Padoue, S. Bonaventure, S. Thomas D'Aquin, S. Raymond-Nonnat, S. Louis de Toulouse, petit-neveu de notre saint roi, et d'autres encore. Ils remplirent, à cette époque, Rome de leur mémoire, et l'embaumèrent de leurs vertus.

Pierre couronné roi d'Aragon, à S. Pancrace, en 1204, vint aussi déposer immédiatement son sceptre et sa couronne sur le tombeau de l'Apôtre, reconnaissant la cité sainte comme sa maîtresse et sa mère, non seulement dans les choses de l'âme, mais encore dans l'ordre temporel des intérêts humains.

Grands Jubilés de Boniface VIII et de ses successeurs. Concours des peuples et visites illustres. Edification donnée par les saints et par les Papes.

Les temps de Boniface VIII arrivèrent enfin. Ce Pontife excité par l'affluence des pèlerins venus en particulier des pays « soumis » à la royale couronne de France (1), » pour

(1) *De' Giubilei universali, etc. Discorso di Olimpio Ricci* - In - 18. Rome. Mascardi. 1675. p. 20.

l'année séculaire du quatorzième siècle, publia solennellement le grand Jubilé. Il ouvrit ainsi plus large et plus fréquentée par la foule des peuples, cette « voie d'or, rougie du sang » des martyrs, » dont parlait N. S. dans ses intimes communications avec Ste. Brigitte, « le » chemin prompt et facile qui de là conduit » au ciel (1) ; » dans ce beau ciel où tant de saints nous attendent.

Lorsque désormais, visitant les grandes églises de Rome, vous verrez, sur le tombeau des Papes, les représentations qui rappellent les ouvertures de la Porte-Sainte, dans les Jubilés, pensez aux grands résultats produits par cette institution de Boniface VIII. Alors, vous le verrez, il vous sera impossible de passer avec indifférence, comme vous l'avez fait jusqu'ici, devant ces souvenirs d'événements bien glorieux pour l'Eglise.

Vous en jugerez d'après les rapides indications que nous allons vous donner, en ce moment.

Ainsi, dans le premier Jubilé séculaire, on éleva jusqu'à deux cent mille, terme moyen, le nombre des pèlerins, qui visitèrent constamment les sanctuaires, chaque jour, pendant l'année (2). Aussi sommes-nous contraints de

(1) *Revel.* lib. VI, c. 63.

(2) Ricci. Loc. cit. p. 28, d'après Jean Villani auteur du temps, et S. Antonin.

passer sous silence les noms des personnages illustres qui se trouvèrent mêlés à cette foule de pieux visiteurs. Nous citerons uniquement Charles de Valois, frère du Roi, qui vint avec 500 chevaliers de sa suite (1).

En 1350, le Pape français Clément VI ouvrit « l'année de salut et de divin amour, » comme Ste. Brigitte s'exprimait dans son invitation au Pontife. La foule des pèlerins s'éleva, cette fois, à un nombre plus considérable encore que la première. Elle fut « telle , que » jamais il ne s'en était vu de semblable, de» puis la fondation de la ville (2). » Elle dépassa, en effet, plus d'une fois, un million de pèlerins, notamment le jour de Pâques (3). Et ces pèlerins, « de tout état et de toute con» dition » y vinrent avec de tels sentiments de piété, « qu'ils regardaient comme rien les » peines du corps, le froid cuisant des neiges » et des glaces, non plus que les inondations, » dont les routes avaient beaucoup souffert. » On vit entre autres les allemands et les hon» grois, en troupes nombreuses, passer la nuit en » plein air, pressés autour de grands feux (4) ».

(1) F. Doglioni. *Comp. hist. univers.* p. 4.
(2) Marc. Alb. - *Tratt. degli scritt. illust. di German.*
(3) Math. Villani Liv. I. c. 56.
(4) Ricci, p. 41.

Ste. Brigitte à l'occasion du même Jubilé, vint pour la première fois à Rome, avec Ste. Catherine de Suède sa fille. Louis I roi de Hongrie y vint également; et, comme il arrive aux séditieux qui doutent de leurs propres forces, Cola de Rienzo et la municipalité romaine essayèrent de tenter l'ambition de ce prince en l'opposant aux droits légitimes du S. Siège. On lui proposa d'accepter le protectorat du gouvernement insurgé contre le Pontife. Digne héritier de S. Etienne, Louis refusa, comme son devoir de chrétien l'y obligeait. Il se contenta de rechercher une véritable gloire devant Dieu, par les œuvres de dévotion et d'humilité, qu'il accomplit à l'exemple des plus fervents pèlerins. Les Cardinaux Guy de Boulogne, prince du sang royal de France, et Pierre de Limoges, y représentèrent le Pontife, en qualité de légats (1).

Dans l'espace de temps qui s'écoula entre ce jubilé et celui de 1390, Rome trop longtemps veuve de ses Pontifes, que l'esprit séditieux de la population avait éloignés, les revit, pour la première fois, dans la personne d'Urbain V revenu momentanément de France. Le Pape y reçut Pierre de Lusignan, roi de Chypre, Jeanne reine de Naples,

(1) Voir le savant Francescantonio Zaccaria, dans son *Trattato dell'Anno Santo.*

l'empereur Charles IV et son épouse. Enfin, Jean Paléologue y étant venu de Constantinople, en 1369, pour demander secours à la chrétienté, fit la première démarche nécessaire pour attirer la bénédiction de Dieu sur son empire. Il abjura le schisme et l'hérésie à la confession de S. Pierre; malheureusement cette réconciliation fut à peu près sans fruit.

Le jubilé célébré sous Boniface IX, en 1390, n'eut pas l'importance du précédent, à cause du schisme si déplorable d'Occident. On y vit néanmoins une quantité d'allemands, de hongrois, de polonais, de bohêmes, d'anglais et d'autres nations rangées sous l'obédience de Benoît.

En 1400, le même Pontife avait été contraint par l'esprit inquiet de la population romaine, de quitter la ville et de se réfugier dans Assise, d'où l'on sollicita vivement son retour, l'année séculaire. Il refusa cette grâce, mais il accorda celle du jubilé, qu'on lui demandait également (1). Une grande quantité d'étrangers, particulièrement de français, détachés alors du parti de Benoît XIII, y étaient venus, par dévotion pour les saints lieux (2).

(1) Un grand nombre d'auteurs nient la célébration de ce jubilé, qui paraît néanmoins avoir eu lieu, quoique sans bulle d'ouverture.

(2) Pendant ce Jubilé, Jean et Nicolas Colonna en guerre avec le Pape, soutenaient et protégea-

C' était alors l' époque où la merveilleuse apparition de S.te Catherine de Sienne, en ce monde, remplissait l'Eglise et Rome, en particulier, d'édification et de joie.

Peu de temps après, sous Jean XXIII, les sanctuaires les plus vénérés durent subir les dévastations sacriléges auxquelles se livra Ladislas de Naples, par esprit de vengeance. Martin V en effaça les traces, mais le jubilé qu'il publia, en 1423, fut peu fréquenté, par suite des agitations de l'Europe, en ce temps. S. Bernardin de Sienne visita Rome, à cette époque, et fut canonisé dans le jubilé suivant, sous Nicolas V, en 1450.

.Avant ce temps, sous le pontificat d'Eugène IV, les saints lieux de la ville avaient été vénérés par d'autres personnages, dont la présence à Rome eut, à différents égards, une véritable importance. Ainsi l'empereur Sigismond vint se faire couronner à S. Pierre. Puis, à la suite du concile de Florence, on vit s'agenouiller successivement, au même tombeau, les députations d' Arméniens, de Jacobites, d'Abyssins et de Maronites, dont le souvenir est consesvé sur la grande porte en bronze de la basilique.

La longue interruption des jubilés univer-

ient les voleurs qui infestaient les routes en grand nombre, dépouillant et massacrant les pèlerins,

sels, et la juste réputation de sainteté, dont jouissait le Pontife, y attirèrent, en 1450, une foule comparable à celle des plus célèbres années de pardon.

La maladie contagieuse, qui affligeait alors l'Italie, n'arrêta point les pèlerins venus de toutes parts. On y distingua entres autres S. Jacques de la Marche, S. Pierre Regalato, S. François de l'Aquila, S. Gabriel Ferretti, la B. Rita de Casçia, et la gracieuse S[te]. Catherine de Bologne, dont nous pressions naguère, de nos lèvres, les mains vénérables conservées, ainsi que le reste du corps. Le franciscain espagnol S. Diégo, y donna les plus beaux exemples de mortification et de charité, en assistant les malades, dans son couvent d'Ara-cœli. S. Jean de Campistrano, vicaire-général du même ordre, célèbre par ses conversions chez les Hussites et par son zèle contre, les Turcs, y était aussi. Enfin, dans le même temps, le B. Angélico de Fiésole dominicain, venait puiser au tombeau des Apôtres et des martyrs, une partie de son amour pour N. S. crucifié; amour si profond en lui, et si tendre, que le saint artiste ne pouvait, dit-on, peindre les douleurs du Sauveur, sans verser des larmes (1).

(1) Parmi les autres travaux de ce grand artiste, on peut admirer la chapelle qu' Eugène IV lui fit peindre, au Vatican.

L'empereur Frédéric III fut couronné, à S. Pierre, la même année, avec Eléonore son épouse. Le prince Albert frère de Frédéric s'y trouvait aussi.

Sous les Pontificats de Paul II et de Sixte IV, Rome fut successivement visitée par l'Empereur, par Borso d'Este, duc de Ferrare, et par le célèbre Scanderberg, dont une rue, sous le Quirinal, conserve encore le nom.

Les guerres qui désolaient une partie considérable de l'Europe, en 1475, diminuèrent la foule des pèlerins, qui vinrent en grand nombre des contrées exemptes du fléau. Parmi les plus illustres on doit citer S. François de Paule, Ferdinand roi de Naples, et Alphonse duc de Calabre son fils; les reines de Chypre et de Bosnie, dont nous avons parlé, le roi Christiern de Danemarck, Jean de Saxe, André Paléologue prince du Péloponèse, et L. Tocco, seigneur de Dalmatie, chassé par les Turcs. Quelques-uns même y ajoutent les rois de Suède et de Valachie.

Sous Innocent VIII, Zizim, frère et rival du sultan Bajazet II, prisonnier des chevaliers de Rhodes, fut envoyé à Rome, par le Grand-maître d'Aubusson. De son côté le roi Ferdinand de Naples y revint, non plus en pieux visiteur des sanctuaires, mais en ennemi, au temps du même pontife. Il ne put, il est vrai, pénétrer dans la ville; mais sous Alexandre VI,

Charles VIII roi de France allant conquérir les Deux-Siciles, y entra et y séjourna, dans les conditions à peu près hostiles, que sa position vis-à-vis d'Alexandre VI lui fit adopter.

Ce dernier Pontife ouvrit,l' an 1500, un jubilé très-solennel, particulièrement par la pompe religieuse qu'il donna, le premier, à l'ouverture de la Porte-Sainte. La guerre et la peste, qui ravageaient une portion de l'Italie, n' empêchèrent pas une grande foule d'y accourir. Le concours fut moins nombreux au jubilé de 1525. C'était l'époque des plus grandes luttes entre Charles-Quint et François I. On vit alors à Rome, le célèbre Cardinal vénitien Pierre Bembo, et les ambassadeurs envoyés à Clément VII, du Mexique et de l'Abyssinie. Quelques années plus tard, Charles-Quint y était reçu avec la pompe , dont les historiens nous ont gardé le souveuir (1).

Le Jubilé de 1550 donna naissance au magnifique établissement de la Trinité des pèlerins, dont nous parlerons plus tard. On le doit, en très-grande partie, comme tant d'autres choses, dans Rome, au zèle et à la charité brûlante de S. Philippe Néri.

Le patriarche de la grande Arménie se trouvait parmi les pèlerins de ce Jubilé, que le

(1) Voir en particulier Cancellieri : *Storia de' solenni possessi de'Sommi Pontefici.* p. 93. et suiv.

pape Jules III célébra. On y remarqua aussi le pieux duc de Gandie, l'une des plus saintes mémoires de la Compagnie de Jésus. Ils fut canonisé depuis, sous le nom de S. François-Borgia. Il y vint accompagné de trente chevaliers espagnols. S. Ignace y était également.

Au Jubilé de Grégoire XIII, la foule des pèlerins fut considérable. Les princes Charles-Frédéric de Clèves et Ernest de Bavière accompagnaient le Souverain Pontife à l'ouverture de la Porte-Sainte. Là aussi se trouvait S. Charles Borromée, dont la dévotion ardente devint l'édification du peuple, pendant tout le temps des stations.

La quantité de pèlerins reçus à la Trinité fut immense ; les confrères en conduisirent neuf mille, dans un seul jour, recevoir la bénédiction du Souverain Pontife. On donna, dans les seules basiliques des stations, sans compter les autres églises de Rome, la communion à plus d'un million de personnes, cette année-là. Après Pâques, deux ou trois mille pèlerins venaient journellement baiser les pieds au S. Père. Il y en eut jusqu'à treize mille en un jour.

Les saints, qui dans le même siècle visitèrent les sanctuaires de Rome, furent des plus nombreux. Impossible de les mentionner tous ici. Les noms de S. Pie V, de S. Gaëtan, de S. Ignace, S. François-Xavier, S. Philippe

Néri, S. Charles-Borromée, S. François de Sales, S. Camille Lellis, et tant d'autres suffisent pour rappeler de quelles gloires se couronnait alors l'Église romaine, la sainte Eglise de Dieu.

On y vit aussi, indépendamment de Charles-Quint, plusieurs autres de ces hommes, grands suivant le monde, bien petits souvent devant Dieu; mais qui ont droit néanmoins, sur la terre, à nos respects, en vue de l'autorité divine dont ils sont les représentants. On peut également citer Octave Farnèse duc de Parme, la duchesse d'Urbino, la comtesse d'Aremberg et le Tasse (1).

On estime à 300,000 le nombre des personnes, qui assistèrent à la clôture de la Porte-Sainte.

En 1600, les Français, que les guerres civiles avaient retenus, pendant le dernier Jubilé, vinrent au nombre de trois cent mille, répondant ainsi aux calomnies de leurs ennemis, qui les représentaient, à Rome, comme autant de huguenots. Indépendamment de cette considération, il y en avait une autre bien plus capable de faire impression sur une nation généreuse comme la nôtre. Clément VIII avait rendu la paix à notre pays, en réconciliant Henry

(1) Le grand artiste Michelange, avait participé au Jubilé précédent.

IV, avec l'Eglise; il méritait conséquemment de notre part, la plus grande reconnaissance. Or le cœur français, à moins que les passions violentes ne parviennent à l'aveugler de la manière la plus complète, comprend facilement les devoirs de cette nature. L'empressement que nos pères témoignèrent alors pour se rendre à Rome, n'a donc rien qui puisse nous surprendre.

Le Pape, de plus, se conduisit d'une manière si édifiante, qu'il enflamma la dévotion des peuples et gagna tous les cœurs.

Il suivit à pieds-nuds, les processions générales, et visita jusqu'à soixante-dix fois les les basiliques des stations. Presque tous les dimanches, il monta l'escalier-saint, à genoux, avec la tendre dévotion, dont le Cardinal Rasponi a conservé, comme il suit, le souvenir: » Les Souverains Pontifes ont, dit-il, l'usage » de monter ces degrés à genoux, avec grande » dévotion et piété. On cite, parmi les au- » tres, Grégoire XIII, dans l'année sainte, et » Clément VIII, qui célébra le Jubilé suivant. » On rapporte que ce dernier accomplit très- » souvent cette dévotion, s'arrêtant à chaque » degré, méditant, fondant en larmes, et cou- » vrant les marches de ses baisers (1) ».

(1) *De Basil. et patriarchio Lateran.* lib. IV. cap. 10. *De Scalis sanctis.*

Il jeûna tous les mercredis, et ne vécut, le samedi, que de pain et d'eau. Il visita plusieurs fois les hospices de pèlerins, lavant les pieds à un certain nombre indistinctement.

Il le fit tout particulièrement à la Trinité, où il fut assisté par les Cardinaux Borromée et Baronius.

Or, quand on réfléchit à la part généreuse et chrétienne qu'eut ce dernier à la pacification de la France (1), on peut comprendre l'impression produite, en particulier sur nos nationaux, par un aussi beau spectacle.

Les aumônes du même Pontife furent énormes, on les élève jusqu'à trois cent mille écus. Il ouvrit une maison pour y recevoir les ecclésiastiques étrangers venus en pèlerinage. Il dressa, chaque jour, au Vatican, deux tables; une de neuf pauvres, en mémoire des neuf années de son pontificat; l'autre de douze, en l'honneur des Apôtres. Il rendait à tous les plus humbles services.

Ajoutez à cela, qu'au même Jubilé, les Cardinaux, parmi lesquels on comptait un Bellarmin, un Baronius, un Tarugi (1) prêchaient la pénitence et l'amour de Dieu, par leur exemple, et par leur parole, dans des églises remplies d'une foule de peuple. Ajoutezà cela en-

(1) Voir. *Souv.* etc. T. I., p. 269.
(2) De l'Oratoire comme Baronius.

fin, les bonnes œuvres de toute nature, que la même solennité occasionnait, et vous pourrez comprendre, en partie, le bien accompli dans cette seule année.

Parmi les personnages distingués venus à Rome, pendant ce temps, nous nommerons les Ducs de Parme Ranuzio Farnèse, de Bar, d'Harcourt ambassadeur français, et le prince de Bavière, qui se cacha sous l'habit d'un simple pèlerin, ainsi que les Cardinaux André d'Autriche et Dietrichstein de Moravie, dont nous avons déja parlé. On y vit également le comte de Lémos vice-roi de Naples.

Une mémoire précieuse pour la France se rattache encore au même Jubilé. Je veux parler des pieuses fondatrices des Ursulines à Rome, Françoise de Montjoux et Françoise de Gourcy.

La première âgée seulement de 15 ans, partit seule de Paris, pour visiter les saints lieux de Jérusalem et de Rome. Ses forces affaiblies ne lui permirent pas d'accomplir, en entier, son héroïque dessein. Elle s'arrêta conséquemment à Rome, où sa compagne venue de Flandre, pour le Jubilé de Clément VIII, s'était logée à la Trinité, confondue avec les plus pauvres pèlerins.

La foule fut moins grande au Jubilé de 1625, où le Pape Urbain VIII renouvella tous les exemples d'édification donnés par ses illustres prédécesseurs. La maladie contagieuse,

qui affligeait alors l'Italie, en fut la principale cause.

Le fils de Sigismond III, roi de Pologne, Vladislas, roi lui-même, après la mort de son père, y vint, ainsi qu'une quantité d'Evêques, parmi lesquels beaucoup d'Orientaux.

On y vit aussi le Cardinal de Bérulle, fondateur de l'Oratoire en France, pieux et saint prêtre, dont un grand nombre d'enfants répondirent si mal à ses vues de foi et de soumission au S. Siège; pieux et saint prêtre, dont il y a quelques années, nous eûmes le bonheur de préparer, de nos mains, les restes vénérés, pour l'honorable sépulture où ils reposent maintenant (1).

La translation solennelle des insignes reliques de N. S. ayant eu lieu en 1625, donna

(1) Le corps du Cardinal de Bérulle, caché pendant la révolution de 1793, dans les caves de l'hôtel de ce nom, à Paris, fut transféré à la chapelle de S. Sulpice, où nous faisions alors notre séminaire. Quatre élèves, parmi lesquels je me trouvais, furent chargés de recueillir dans le cercueil en plomb qui les renfermait, les ossements et les autres restes du précieux corps. L'un d'entre nous, M. Godwin, méthodiste américain converti, mourut depuis, prêtre catholique, dans sa patrie. Un autre enfant des Etats-Unis, M.gr Fitz-Patrick, Evêque aujourd'hui de Boston, s'y trouvait aussi.

un nouvel éclat aux pompes de l'année sainte. L'Archiduc Léopold d'Autriche, frère de l'Empereur, assistait à cette belle cérémonie. L'envoi de la rose d'or, par le Pape, eut aussi, cette année-là, une signification marquée. Urbain VIII en fit don à la fille d'Henry IV, la princesse Henriette immortalisée, plus tard, comme reine d'Angleterre, par ses malheurs et par l'éloquence de Bossuet.

L'ouverture de l'église S. Ignace et la consécration solennelle de S. André della Valle, contribuèrent à exciter la dévotion des nombreux pèlerins de 1650. Innocent X qui régnait alors, et les membres les plus pieux du Sacré collége égalèrent en actes de dévotion et de charité leurs prédécesseurs. Les deux frères de Ferdinand II, Grand-Duc de Toscane, visitèrent Rome, cette année là, ainsi que Marguerite et Marie de Savoie.

Christine, reine de Suède, prit part à celui de 1675, sous Clément X, et sa maison fut ouverte, pendant tout ce temps, à une quantité d'étrangers de distinction. On y vit aussi la veuve d'Alphonse IV duc de Modène, et plusieurs princes d'Allemagne.

On découvrit, cette année-là, dans l'église de la Rotonde (1), les corps des saints prêtres martyrs, Basius et Anastase, ce qui mo-

(1) Ancien Panthéon.

tiva une cérémonie religieuse digne de leur précieuse mémoire. La béatification de quarante serviteurs de Dieu, qui eut également lieu, pendant l'Année Sainte, rendit surtout très-célèbre ce Jubilé.

En 1700, Innocent XII eut le bonheur de voir 300,000 pèlerins admis dans le seul hospice de la Trinité (1). Il se montra de plus, en cette circonstance, tel qu'il parut dans sa grande charité, lors du tremblement de terre et de l'inondation, qui dévastèrent la ville, sous son règne.

Le Cardinal de Bouillon, dont l'histoire est unie si péniblement à celle de Louis XIV, remplaça pour l'ouverture de la Porte-Sainte, le Pape, que ses infirmités rendaient incapable d'accomplir une telle fonction. Marie-Casimire de la Grange d'Arquian, française,

(1) Le prince J. B.te Pamfili donna, cette année-là, pour les pèlerins de l'hospice, une somme de mille écus romains. C'était-là, du reste, une faible portion des aumônes qu'il fit à l'instigation d'un prêtre admirable, malheureusement trop ignoré dans Rome, où les œuvres de charité lui doivent tant de développement et de richesses. Je veux parler de Jér. Berti d'Albano, chanoine de S. Jean-de-Latran, et secrétaire de la Pénitencerie. Sa vie a été publiée sous ce titre: *La vita del Servo di Dio Girolamo Berti*, etc. *per opera di Benedetto Rogacci della Compagnia di Gesù*, etc. In 8. Rome. Impr. du Chracas 1727.

veuve du grand Sobieski, assistait à la cérémonie, avec Alexandre et Constantin ses fils. Elle donna pendant toute l'année les plus beaux exemples d'édification.

Le Grand-duc de Toscane, Côme III, qui vint également visiter les sanctuaires de Rome, pendant ce Jubilé, reçut d'Innocent XII, le riche présent déposé, par le prince, dans la cathédrale de Pise; je veux parler du siège pontifical sur lequel S. Etienne Pape, fut décapité, en 260. On y vit aussi le Duc de Parme.

Innocent XII mourut dans le mois de septembre, et Clément XI élu, trois mois après, donna publiquement les exemples de dévotion, que la maladie avait rendus impossibles pour son prédécesseur.

Le pieux Pontife Benoît XIII ouvrit le jubilé de 1725. La foule des pèlerins y fut considérable. On y remarqua particulièrement les 370 esclaves chrétiens rachetés, à Tunis, par les PP. de la Mercy, au prix de 90,122 écus. Le Pape les accueillit, comme on devait l'attendre de son cœur paternel et plein de foi. Aucun de ses prédécesseurs ne l'avait surpassé dans les autres actes d'édification et de charité auxquels il se livra, pendant toute l'année.

Rome fut alors visitée par plusieurs princes étrangers, entre autres par Violante de Bavière,

veuve du Grand-Duc de Toscane. Cette princesse prit part aux exercices d'humilité usités vis-à-vis des pauvres, à la Trinité des pèlerins (1).

Pendant le Jubilé de 1750, Benoît XIV fit donner une mission, sur la place Navone, et sur celle de S.te Marie in Trastevere, par le B. Léonard de Porto-Maurizio. Il y assista, plusieurs fois, et institua, dans cette circonstance, à l'instigation du saint religieux, la célèbre confrairie de la *Via Crucis*. A la suite du Chapitre-général des Franciscains, cette même année, 1300 religieux de l'Ordre firent processionnellement les stations du Jubilé. Cette cérémonie faillit causer la mort du B. Léonard, qui en faisait partie. Lorsque les religieux arrivèrent à S. Pierre, il se pressa, pour le voir, une si grande foule de peuple, qu'on l'eût étouffé sans un soldat, qui le sauva du péril, en l'enlevant.

Le Jubilé donné Par Pie VI, en 1775, se ressentit sensiblement du malheur des temps.

De nos jours, sous Léon XII, en 1825, la reine de Sardaigne, veuve de Victor-Emmanuel IV, vint à Rome, avec ses deux filles,

(1) Cette même, année le poëte Perfetti reçut, au Capitole, une couronne d'or, par ordre du Pape. Cette distinction n'avait été accordée à personne, depuis Pétrarque, en 1341.

dont l'une devint reine de Naples, et l'autre impératrice d'Autriche. Le roi François I de Naples et la reine son épouse s'y rendirent également. Il y eut aussi grande foule de pèlerins. Le Pape y donna les plus beaux exemples d'édification.

Et c'est ainsi, que jusqu'à présent, malgré le relâchement des derniers temps, les grands Jubilés de tous les siècles furent un témoignage vivant de la vie puissante qui demeure dans l'Eglise romaine, et que tous les efforts de l'enfer seront perpétuellement impuissants à détruire.

Aujourd'hui, que la foi revient dans les âmes, avec un Pontife comme Pie IX, l'Année sainte eût certainement produit les plus beaux résultats, s'il eût été possible de l'ouvrir avec toute la solennité requise. Dieu ne nous a pas jugés dignes d'une telle consolation.

Au lieu des processions de pénitence et de piété, qui eussent alors parcouru la ville, nous avons vu, et nos cœurs indignés en garderont éternellement la mémoire; nous avons vu des hommes portant sur leurs fronts de chrétiens, le signe de la terreur et du sang, portant une coëffure, dont le seul nom rappelle l'impiété, le meurtre et l'effroi (1). Nous avons vu des

(1) Le bonnet rouge. - Les malheureux qui prirent part à la profanation de la croix, sur

hommes venus de toutes les contrées de la terre, non plus pour la prière et la bénédiction, mais pour la guerre et la ruine. Nous les avons vus se presser, se réunir, la menace et le blasphème à la bouche, au pied des signes profanés du salut, dans les sanctuaires où ils insultaient Dieu et l'Eglise. Nous les avons vus porter en triomphe, au lieu de la croix, emblême de repentir, de réconciliation et d'amour, des étendards de mort, et jusqu' au poignard glorifié de l'assassinat (1). Au lieu des chants pieux de nos litanies, nous entendîmes alors retentir dans les rues, sur les places, partout dans la ville sainte, des cris confus et furienx, bien dignes de compléter ces horribles scènes.

Comment, dans en pareil état, grand Dieu! votre miséricorde eût-elle pu nous ouvrir les trésors de pénitence et de pardon, que votre Eglise accorde dans les années saintes ?

Le grand Jubilé de 1850 n'eut donc point lieu.

L'univers, maintenant, doit attendre que vingt-cinq années aient de nouveau passé sur le

l'obélisque de la place du Peuple, défilèrent ainsi processionnellement, précédés du drapeau du Cercle populaire, qui figura constamment, dans les scènes les plus impies de la révolution romaine.

(1) Après l'assassinat de M. Rossi.

monde, aient appaisé bien des esprits et changé bien des cœurs, pour que cette grâce insigne lui soit accordée.

Vous, qui avez le bonheur d'être à Rome, dans ce moment; vous, que le Seigneur y a conduits, dans sa miséricorde, efforcez-vous donc d'en profiter. Efforcez-vous de comprendre combien vous seriez coupables si vous rendiez vaine cette grâce dans vos cœurs.

Comparaison entre la grandeur,
le caractère et la fin morale des Jubilés
de Rome et les résultats analogues
du triomphe de l'industrie à Londres,
dans ces derniers temps.
Action sur les masses.

Les considérations qu'il nous reste à faire, sur ce vaste sujet, vous convaincront de plus en plus, je l'espère, de cette vérité pratique pour nous tous.

Ces considérations, nous voulons en partie les tirer d'un rapprochement instructif entre les mouvements des peuples, pour les grands Jubilés de Rome, et la récente réunion tant vantée de l'industrie en Angleterre.

Et ne vous étonnez pas, que dans cette enceinte, en traitant le sujet tout religieux qui nous occupe, nous entrions, avec, vous dans une question de cette nature. Tout, en effet, dans ce

monde, peut et doit servir d'instruction religieuse aux hommes. Le malheur de nos temps vient même, en grande partie, de ce que pour les chrétiens, les pensées de foi sont mises de côté dans la plupart des actions de la vie.

Ainsi pour nous pénétrer de plus en plus de la grâce que Dieu nous a faite, en nous conduisant à Rome; afin de nourrir de plus en plus nos cœurs des sentiments qui doivent nous animer ici, nous vous démontrerons dabord la supériorité de grandeur, que nos Jubilés chrétiens conservent, par rapport à ces réunions où les seuls intérêts humains sont en jeu (1). Comparant ensuite le caractère et les

(1) Une représentation allégorique de la réunion industrielle de Londres, nous a frappé vivement, et nous pouvons y puiser un enseignement utile. On y avait figuré des hommes de toutes les nations, se tenant par la main, autour du fameux palais de cristal, comme jadis les populations payennes, entouraient, pour leurs fêtes, les idoles des dieux. Et vraiment l'image était frappante de vérité. Les peuples de notre âge, quand les passions révolutionnaires cessent un moment de les agiter, que tendraient-ils à devenir sous la direction de ceux qui les égarent et les matérialisent en leur faisant oublier Dieu? Que deviendraient-ils ? que seraient-ils devenus sans la pensée religieuse, dont Rome est le centre et la vie, en même temps que le lien d'unité ? Ils deviendraient, ils seraient déja devenus des idolâtres, en adoration devant les di-

effets moraux de celles-ci au caractère et aux résultats de nos grandes convocations catholiques, dans Rome, nous vous ferons comprendre également l' immense différence qui existe entres les bienfaits apportés réellement aux peuples par les unes et par les autres. Et votre cœur chrétien ne pourra se défendre d' un sentiment de bonheur, en voyant dans les œuvres de la religion, beaucoup plus que dans celles de l'intérêt humain, se produire le bien, le beau, la grand réel, les nobles pensées et les généreux sentiments du cœur.

Et d'abord comme grandeur, comme moyen d'action sur les masses, voyons quels résultats furent obtenus.

Un simple rapprochement de chiffres entre les visiteurs de l'exposition industrielle à Londres, et les pèlerins accours de toutes les con-

vinités que l'ambition se forme et que l'amour du gain élève au dessus de tout, au dessus de Dieu lui-même et de ses lois. Ils nous feraient bientôt parvenir à ces temps, où, suivant les prédictions formidables de nos divines Ecritures, la puissance ennemie du Seigneur et de son Christ, « dominera » toute tribu, tout peuple, toute langue, toute » nation; où elle deviendra l'objet des adorations » de tous les habitans de la terre, de tous ceux dont » les noms ne sont pas inscrits dans le livre de » vie. » — *Apoc.* XIII. 7 et 8.

trées de la terre, aux grands Jubilés de Rome, démontrera jusqu'à l'évidence, de quel côté se trouve véritablement la grandeur.

En 1851, à Londres, dans un temps où l'agitation fébrile qui nous possède, pousse constamment à changer de lieu et de position ; dans un temps où l'économie et la rapidité des communications ont, pour ainsi dire, effacé les distances; dans un temps où cinq mille personnes purent arriver, en peu d'heures, à l'exposition, par un seul convoi de route en fer (1), voici ce que Londres vit de plus extraordinaire, quant au nombre de curieux attirés dans son sein (2):

Mai	734,782
Juin	1,133,116
Juillet.	1,314,176
Aout	1,023,435
Septembre	1,155,240
Octobre	703,207

A Rome, pendant le Jubilé de Boniface VIII, au commencement du quatorzième siècle, dans un temps où les grands chemins n'offraient au voyageur ni sécurité, ni commodités, ni rapi-

(1) La ligne dite Great-western.
(2) *Revue britannique.* — Ces calculs sont pris du 1.er mai jusqu'au 11 d'octobre.

dit[1] de transport, deux cent mille pèlerins visitèrent, chaque jour, nos sanctuaires les plus vénérés. En 1350, nous vous l'avons dit, la foule fut plus considérable encore. Et ces masses énormes s'ébranlèrent, non une fois, dans la vie du monde; mais plusieurs fois à chaque siècle; autant de fois, pour ainsi dire, que les Pontifes romains convoquaient jadis les chrétiens à ces solennités de la dévotion et du repentir.

C'est ainsi, que bien longtemps après l'époque dont nous parlons, alors même que la défection de l'Angleterre, de l'Allemagne et des autres contrées du Nord, diminuait sensiblement le nombre des fidèles; alors que ces branches détachées de l'arbre de vie, se desséchaient, mouraient et demeuraient sans fruit, la foi catholique donnait aussi éclatante que jamais la preuve de son indestructible vie.

Les Jubilés de Grégoire XIII et de Clément VIII, parmi les autres, le démontrent de la façon la plus incontestable et la plus claire. Sous Benoît XIV, on vit la même chose, dans le dernier siècle. Enfin, pour notre époque, l'Année Sainte de Léon XII offrit également, sous ce rapport, de véritables consolations.

On se vante finalement à Londres, et l'on fait grand bruit des 109, 915 personnes admises, dans un seul jour (1), à l'Exposition.

(1) Le 7 octobre.

C'est précisément, nous l'avons vu, le dixième des pèlerins, qui se trouvaient à Rome, le jour de Pâques 1350.

Sous Grégoire XIII, 300,000 personnes assistaient à la clôture de la Porte Sainte.

Qu'on célèbre une semblable solennité de nos jours; et sans prétendre obtenir une affluence comparable à celle des Jubilés du quatorzième siècle, nous sommes intimement persuadés, que l'empressement des peuples dépasserait encore bien des espérances (1).

Vous en aurez la preuve dans un fait tout récent, et complètement imprévu.

Précisément dans le temps où l'exposition attirait à Londres, les curieux et les adorateurs de la matière, une affluence d'une toute autre nature, se produisait près d'ici; et néanmoins la plupart d'entre nous l'ignorent. Qui l'avait provoquée? personne. Quelle circonstance extraordinaire la motivait? aucune. Quel éclat, quelle prétention voulait-on y mettre? Ni éclat, ni prétention; nul n'était prévenu. Nulle entente n'existait entre ces voyageurs venus de plusieurs contrées de l'Europe, et

(1) La diminution des pèlerins, dans les temps modernes, vient en grande partie, de ce que la faveur des grands Jubilés s'étend aux autres contrées du monde, tandis qu'elle était réservée, dans le principe, à la seule ville de Rome. On les célébrait en outre plus rarement alors, que depuis.

réunis, sans s'y attendre, dans l'une des plus humbles cités de l'Italie, au milieu des préoccupations de l' indifférence, du plaisir, des intérêts matériels et de la politique. Il n'y avait là rien d'humain; et il faut y reconnaître uniquement l'action de Dieu sur les âmes, la foi toujours vive dans le œur des peuples. Voilà, chrétiens, ce qui attirait naguère à Lorette, tant de pèlerins heureux de vénérer la sainte maison de Marie; de prier dans le sanctuaire, où l'Eglise romaine a pu écrire, en toute assurance: *Hîc Verbum caro factum est* (1).

Car, il faut bien vous le dire, pendant les mois de juillet, aout et septembre derniers; pendant que les visiteurs de l'industrie affluaient à Londres, Lorette se remplissait de chrétiens; Lorette ne suffisait pas à les contenir. Et l'on vit, comme en d'autres jours du réveil de la foi, on vit des pèlerins, en grand nombre, passer la nuit, en plein air, et veiller ainsi, comme jadis, à la porte des sanctuaires de Dieu.

Voilà pour la grandeur des œuvres de Rome et de Londres. Dévotion et foi dans l' une; œuvres d'industrie et de calcul humain dans l'autre.

(1). Ici le Verbe a été fait chair. — Inscription placée sur la chapelle de la Santa Casa à Lorette.

Comparons maintenant le caractére moral de chacune.

Caractère et résultat du triomphe de l'industrie à Londres.

Quel spectacte offrait aux yeux de la foule, cette Exposition, parfaite image du sensualisme de nos jours ? Une preuve vivante et palpable de l'abus que le siècle a fait de ce qu'il y a de plus entreprenant, de plus actif dans l'homme. En effet, c'est sans doute une chose licite; c'est même une chose louable d'appliquer à l'amélioration matérielle des conditions humaines, l'intelligence que Dieu nous a donnée pour aider nos frères ; mais cette application doit se renfermer, comme toute chose, dans les bornes de la modération chrétienne. Elle ne doit pas être exclusive ou effrénée, comme nous la voyons de nos jours. Elle doit tendre, non à détourner l'homme des intérêts de l'âme, mais à le rapprocher de Dieu. Autrement elle devient œuvre de mort et non de vie, œuvre mauvaise.

Or, que montre l'exposition de Londres, dans une évidence, dans une nudité qui eussent effrayé le monde en d'autres temps, sinon l'image sensible des plus déplorables excès en ce genre? Car vous y eussiez vu l'intelligence humaine, pour ainsi dire exclusivement ap-

pliquée à torturer le matière pour en tirer, dans l'intérêt du gain, tout le parti possible. Et je ne veux point le nier, on est arrivé souvent, dans cette voie, à un point tel, qu'il est impossible, de ne point admirer matériellement les résultats. Mais lorsque pénétrant jusqu'au fond des choses, et pesant la valeur morale de ces mêmes résultats, on examine froidement où cette tendance nous pousse, que faut-il conclure? Quel but moral peut-on assigner à tous ces efforts? Peut-on y voir le désir d'enseigner à l'homme à, devenir meilleur, à se contenter du nécessaire, à supporter la souffrance en union avec Celui qui a souffert, qui est mort pour nous? Mais, vous le voyez bien, chrétiens, cette hypothèse répugne; elle va directement contre la nature des choses. — La matière était là, au contraire, transformée en mille manières pour le plaisir des sens, pour la commodité de la vie, pour exciter, en un mot, l'homme à jouir. Jouir, ce dernier mot des de notre temps, ce mot que Dieu maudissait à l'origine du monde, qu'il maudit, qu'il maudira toujours, et que nous, ses ministres, ses serviteurs, nous frappons d'anathème à son exemple.

Oui, dans ce triomphe de l'industrie à Londres, le monde entier a pu voir la pensée de l'homme, le travail de l'homme, l'amour de l'homme en ce qu'il a de plus grossier, le

corps et la matière, substitués partout, volontairement ou non, peu importe, mais substitués partout à la puissance, à l'amour d'un Dieu, qui nous a donné toutes ces facultés dont on abuse.

Or, je le demande, est-ce là une tendance, est-ce là un but dignes d'exciter bien fortement l'admiration d'une âme honnête, d'un cœur chrétien ?

Ce n'est pas tout ; dans cette glorification aveugle de l'industrie, a-t-on cherché, du moins, à remédier au mal que le désir immodéré du gain cause au monde? A-t-on sondé, pour tâcher de les guérir, les plaies profondes qui en résultent pour la société? En aucune manière. Au lieu de modérer cette avidité dévorante, qui emporte au delà de toutes les bornes, qu'a-t-on fait? On s'est de plus en plus enivré d'orgueil; on a excité plus vive l'émulation de peuple à peuple, d'individus à individus. L'amour du gain s'est accru; l'espoir des fortunes rapides, peu importe à quel prix, s'est emparé du cœur d'un plus grand nombre. Et comme chaque nation, chaque individu, bouleversant l'ordre de la Providence, aspire de nos jours, à posséder et à faire tout ce que possède et fait l'autre ; comme tous semblent décidés à ne tenir aucun compte de l'inégalité des dons, de l'inégalité des destinées, on a déposé partout de nouveaux

germes de discorde. Au lieu de cette fraternité, de cette union qu'on proclamait, en paroles, on a créé, par le fait, des éléments plus actifs d'antagonisme et de haine.

Il ne manquait plus qu'une chose, pour porter au loin les plus funestes éléments de trouble et de guerre; c'était d'arriver à produire, à Londres, pour les pauvres de toute la terre, ce que les grands Jubilés leur offrirent si souvent, et si généreusement à Rome. Il eût fallu leur donner le moyen de jouir, en grand nombre, des triomphes de l'industrie. Il eût fallu leur montrer, réunies ensemble, toutes ces richesses, tous ces moyens de jouissance préparés pour d'autres, et que leur condition réglée d'après les sages desseins de la Providence, leur refuse. Alors on eût largement rempli leurs cœurs du sentiment de haine et d'envie qui les dévore déja si cruellement, depuis que les prudents et les sages leur ont enlevé la foi en Dieu. On les eût excités alors, d'une merveilleuse manière, contre les richesses dont ils ne peuvent pas jouir, contre les riches que d'affreux prophètes leur dénoncent, chaque jour, comme des usurpateurs et des ennemis.

Heureusement l'amour du gain n'avait rien à récolter sur eux; heureusement on leur épargna ainsi le plus grand sujet de scandale.

Quant à nos grands Jubilés de Rome, voyons maintenant quels en furent toujours le ca-

ractère, le but et le résultat pour les peuples.

Caractère, but et résultats moraux des grands Jubilés de l'Année Sainte.

Caractère religieux, pratique de charité universelle, fraternité des individus et des peuples confondus dans les mêmes actes de foi, réunis indistinctement dans les mêmes sanctuaires, participant tous, pauvres et riches, étrangers ou autres, aux mêmes joies et aux mêmes bénédictions; voilà Rome, pendant l'année sainte. Pénitence et prière, prière au même autel, au même tombeau; prière de repentir et de paix, adressée au Père commun, qui est dans les cieux, au Père miséricordieux du romain, du français et de l'anglais, du sauvage et de l'homme civilisé, des peuples de l'Orient et de l'Occident; une prière fraternelle, qui monte vers Dieu, et en fait descendre, à la fois, et indistinctement, les grâces sur Rome et sur le monde, sur le Nord et sur le Midi, sur tous les points de la terre; une prière qui unit comme involontairement les cœurs, qui opère cette union sans que personne en parle, sans même qu'on y pense; une prière enfin, qui calme les haines, établit la concorde et la paix entre tous; qui réconcilie, comme par enchantement, d'im-

pitoyables ennemis. Voilà le but et le résultat de ces grandes convocations chrétiennes.

En voulez-vous quelque exemple? Nous pourrions vous en citer un grand nombre, contentons-nous d'un seul, que voici. Et si jamais, le cœur blessé par quelqu'un de vos frères, vous vous présentez, pour prier, devant l'image de Marie, dans la chapelle Borghèse, à S^te^. Marie-Majeure, rappelez-vous-le; tirez-en pratiquement, pour vous, toutes les conséquences.

C'était pendant le Jubilé célébré, sous Innocent X ; Salvatore Brinchi de Radicofani priait, dans cette chapelle, près de l'assassin de son beau-frère, membre, comme lui, de la confrairie du S. Sacrement. Brinchi profondément touché de cette parole du Sauveur : *Diligite inimicos vestros* (1), se lève, tout-à-coup, va du côté des femmes de la même confrairie, qui se trouvaient aussi dans la chapelle, prend par la main sa sœur, veuve de la victime, et la faisant agenouiller près de l'assassin, il lui dit ces héroïques paroles: » O ma sœur, baise cette main qui a tué ton » mari, mon beau-frère (2) ». Pénétrée de la même grâce et des mêmes sentiments de pardon, elle obéit aussitôt. L'assassin épouvanté, n'osant pas croire à un tel acte de pardon, voulut

(1) Matth. V. 44. — Aimez vos ennemis.
(2) Ricci p. 296.

s'enfuir; mais Brinchi l'arrêtant, lui dit aussitôt: « Ne crains rien, mon frère, nous te par-
» donnons ».

Et alors tous les trois fondirent en larmes; les hommes s'embrassèrent, avec une telle démonstration de cordialité, que l'un ne pouvait cesser de demander pardon, et l'autre de protester qu' il oubliait tout. Puis, s' adressant aux confrères de la Compagnie, Brinchi ajouta:
» Croiriez-vous, par hasard, que je ne lui ai
» point pardonné? » Puis, se jettant, de nouveau, dans les bras de son ennemi réconcilié, il s' écriait : « O mon Dieu, faites-le entrer
» dans mon cœur, afin qu'il voie, par lui-
» même, et qu'il rende témoignage aux au-
» tres ».

Ainsi se termina l' héroïque réconciliation.

Soins des pauvres.
Aumônes.
Admirables œuvres de la Trinité des pèlerins.
Banquets. - Fondations pieuses.
Durée des résultats moraux

A Londres, nous l'avons vu, la pensée des pauvres dut être, et fut, en effet, comptée pour rien, par ceux qui avaient imaginé la grande spéculation industrielle de l'Exposition. On y transporta, il est vrai, gratuitement, de l'étranger, quelques ouvriers; mais pour soi,

et non pour eux-mêmes. Il s'agissait uniquement, non de cœurs à consoler, et à rendre meilleurs, mais d'instruments de gain à perfectionner ponr l'avenir. Quant à leur âme, les sectaires dn Piémont, en particulier, firent voir le cas qu'ils voulaient en faire (1).

Il s'y fit également des aumônes; je ne cherche pas à le nier. Comme chrétien, au contraire, et comme catholique, je m'en glorifie. C'est l'esprit de J. C. mon Maître; c'est l'esprit de l'Eglise ma mère, qui pénètre encore de sa charité les peuples, même rebelles, et produit ces fruits inconnus jadis aux nations payennes de l'antiquité.

Mais que sont ces choses, même bonnes, comparées à ce que la même charité enfante, quand elle agit dans un cœur nourri de la véritable foi et docile à l'Eglise ? Que sont toutes ces choses comparées particulièrement aux merveilles dont nos grends Jubilés offrirent constamment le spectacle?

Voulez-vous concevoir une image sensible des unes et des autres ? Comparez la maison de verre construite à Londres pour l'industrie, aux édifices séculaires élevés par la charité de l'Eglise, dans Rome, afin d'y

(1) Les ouvriers piémontais, on le sait, furent, à cette occasion, détournés directement d'accomplir leurs devoirs religieux.

abriter perpétuellement, dans les grandes réunions catholiques, les voyageurs de toute la terre.

Un orage du ciel, un mouvement populaire peuvent, dans un instant, faire voler en débris leur fragile édifice. Les agitations des siècles, les guerres et les bouleversements des empires passent sur les nôtres ; les plus formidables ennemis de l'Eglise tombent ou s'élèvent, sans que nos hospices de pèlerins, nos maisons de malades, nos sanctuaires sacrés en soient sérieusement ébranlés. Ils ont bâti pour un jour ; nous avons bâti pour des siècles, pour toute la durée du monde.

Car, nous pouvons bien dire, comme N. S. le prophétisait de son corps divin; nous pouvons dire de nos édifices pieux, et l'expérience l'atteste: « Détruisez ce temple;et je le rebâtirai » dans trois jours (1) »

Un coup-d'œil jetté sur notre France, où la rage de l' enfer a entassé tant de ruines sacrées, le prouve. Voyez nos temples, nos monastères, nos maisons de prière et de charité détruits hier. Il sortent tous aujourd'hui de leurs ruines. Ils reparaissent nombreux et imposants à l'égal des œuvres de la plus féconde antiquité.

(1) Joan. II. 19.

Quant aux établissements créés dans Rome, à l'occasion de nos grands Jubilés, nous vous en nommerons un, particulièrement entre les autres. Nous voulons parler du magnifique hospice de la Trinité des Pélerins. Ecoutez-en l'origine racontée dans la naïveté qui convient à de tels récits. « S. Philippe Néri se » réunissait avec d'autres compagnons, dans » l'église S. Salvatore in Campo; ils étaient » au nombre de quinze, toutes personnes sim- » ples et pauvres, mais remplies de zèle et » de dévotion. Là, outre la fréquentation des » sacrements, ils se livraient à de pieux exer- » cices, s' entretenant particulièrement des » choses de Dieu, s'enflammant l'un l'autre, » par la parole, et par l' exemple, dans les » désirs de la perfection chrétienne (1). »

Ces choses se passaient en 1548. Deux ans plus tard, lors du Jubilé de Jules III, S. Philippe et ses compagnons prirent à loyer une petite maison où ils commencèrent à recevoir et à nourrir les pauvres pèlerins. De cette maison ils passèrent dans une autre, puis dans une troisième; finalement on forma le grand hospice dont nous parlons (2).

(1) *Vita di S. Filippo Neri* etc. *Scritta dal P. P. G. Bacci*, etc. In-4. Rizzardi. 1706. p. 30.

(2) Dans le même temps, Hélène Orsini, sous la direction de S. Philippe, ouvrit dans une maison qui lui appartenait, Via della Ciambella, un

Dès les premiers temps, comme on le fait encore aujourd'hui, chaque année, « Philippe » et ses compagnons servaient cette multitude, » leur procurant de quoi manger, faisant leurs » lits, leur lavant les pieds, les consolant par » leurs bonnes paroles, accomplissant finale» ment envers eux, tous les devoirs de la » charité. Par ce moyen la confrairie acquit » cette année-là, une grande réputation, et » répandit, dans toute la chrétienté, la bonne » odeur de ses vertus (1) ».

Dans le Jubilé suivant, 365,000 pèlerins furent logés et nourris dans l'hospice, outre les nombreuses confrairies qu'on y reçut également. Sous Clément VIII, il y vint 248 confrairies et 260,000 autres pèlerins (2).

Sous Urbain VIII, en 1625, tandis que les hospices nationaux, les confrairies, les couvents

semblable hospice pour les femmes. Réunie à d'autres personnes de piété elle y exerça les même actes de charité que S. Philippe et ses compagnons pour les hommes.

(1) Loc. cit p. 31.

(2) Dans le même temps le pieux hermite Albenzio, dont nous avons parlé ailleurs — *Souv.* T. III. p. 148 — cet homme « pauperrimus Frater Al« bentius heremita, vir simplex » comme le Cardinal de Vérone, auteur contemporain, le désigne, trouvait dans les ressources de sa charité de quoi en loger et en nourrir dix mille à Porta Angelica.

et les maisons particulières de la ville, recevaient les pèlerins par milliers (1), voici le tableau authentique de ceux que la Trinité put admettre.

An. 1625.	*Pèl. Hom.*	*Femmes*	*Convalesc.*
Janvier....	 9,216	680	2,384
Février....	7,363	796	1,761
Mars.......	...34,783	3,713	2,438
Avril.......	...55,082	...10,462	2,196
Mai.........	...90,541	...26,514	1,442
Juin........	...23,639	 7,844	1,577
Juillet....:	 5,637	 1,347	1,515
Aout.......	...15,153	 5,191	2,528
Septembre	...42,920	...15,887	2,792
Octobre...	...54,458	...18,492	2,248
Novembre	...61,133	...18,078	1,642
Décembre	...49,727	5,581	1,873
Total	449,653	114,585	24,396

(1) La seule confrairie du gonfalon en reçut 31, 300.

La charité des fidèles, celle du Pape et du clergé suppléèrent à l'insuffisance des rentes ordinaires de l'hospice, pour couvrir l'énorme dépense nécessitée par une telle œuvre. Urbain VIII donna 9,450 écus en différentes fois. L'ambassadeur de France donna 200 doubles d'Espagne (1), François Contarelli neveu du Cardinal mourut, cette même année, léguant par testament, 45,000 écus, sans aucune obligation, et tira l'hospice du grand embarras où ces admirables profusions de la charité l'avaient mis. Les Jubilés suivants ne furent pas indignes d'être comparés, sous ce rapport, à de telles merveilles (2).

Ainsi agirent constamment, pour les pauvres, tous les Pontifes, qui de Boniface VIII jusqu'à Léon XII, ouvrirent au monde les

(1) Pendant le même Jubilé, le Cardinal François Barberini, neveu du Pape, entretint généreusement tous les pèlerins irlandais, écossais et grecs, dont il était le protecteur.

La duchesse de Fiano distribua gratuitement, jusqu'à 564, 237 chapelets aux pauvres pèlerins de toutes les nations.

(2) Les mêmes causes, du reste, amènent partout et toujours, dans l'Eglise, les mêmes résultats. C'est ainsi, qu'en ce moment, sur nos montagnes de France, près de Grenoble, on construit l'église et l'hospice, qui rappelleront aux âges futurs, la prodigieuse apparition de Marie aux petits bergers de la Salette.

trésors des grands Jubilés. Existe-t-il dans les fêtes mondaines de l'industrie, rien qu'on puisse comparer à de tels résultats?

On vante beaucoup, il est vrai, les réunions, les banquets en commun, auxquels prirent part, à Londres, des hommes de nations les plus diverses. Si l'objet qu'on s'y proposa fut de travailler à l'union des esprits et des cœurs, dans un but louable, ces réunions furent utiles; des rapprochements de ce genre participent à l'esprit chrétien et peuvent produire de bons résultats. Mais que toutes ces choses sont pauvres, comparées à l'œuvre de la charité chrétienne convoquant gratuitement à ses tables les voyageurs de toute le terre? Et nous le demanderons, où étaient les pauvres de Dieu, dans ces festins de Londres? où était Dieu lui-même?

A Rome au contraire, vous venez de le voir; à Rome, dans les grands Jubilés, des tables communes se dressèrent, des festins royaux eurent lieu; et de quelle manière?

Contemplez dans cet hospice de la Trinité, où tant de pauvres trouvèrent un abri; contemplez l'humble Philippe Néri, imitant son maître et ouvrant la route aux Pontifes Clément VIII, Urbain VIII, Innocent X, et tous les autres après eux. Voyez-les tous exerçant, pour l'amour de J. C., dans la personne des étrangers et des pauvres, ce que la charité,

ce que l'humilité chrétienne inspirent de plus grand. Voyez-les subjugant ainsi, par l'exemple de leurs vertus, une quantité d'ennemis de l'Eglise. Et aujourd'hui encore, allez à la Trinité des pèlerins, dans les solennités de la Semaine-Sainte; vous y verrez la charité catholique à l'œuvre; vous y verrez les grandeurs de l'Eglise et du monde, la pourpre romaine et le diadême des rois s'incliner devant les pauvres de J. C, les servir et leur baiser les pieds. Nous-même, il y a peu d'années, nous français, revenu depuis peu des rivages de l'Inde, nous avons vu, près de nous, un Cardinal anglais (1) et un roi tombé du trône de Portugal (2), accomplir ces devoirs, vis-à-vis de frères inconnus, nés comme nous, à de grandes distances les uns des autres, et réunis alors dans une même pensée de foi; vis-à-vis de pauvres, que jamais nous ne reverrons, si ce n'est au ciel, où chaque verre d'eau donné au nom du Sauveur, aura sa récompense.

Voilà nos festins, voilà nos tables. Que dis-je? La sainte Eglise romaine offre à ses enfants un banquet bien plus riche encore. A cette table, qui s'ouvre, chaque jour, au pied de nos autels; à cette table perpétuellement

(1) Le regrettable Cardinal Acton.
(2) D. Miguel.

dressée, sur tous les points de la terre, l'Église de J. C. convie le riche et le pauvre, l'homme d'intelligence et l'homme grossier, le prince et le mendiant, je ne dis pas le romain et l'étranger, car nul pour elle n'est étranger, si ce n'est le fils de la perdition, le malheureux éloigné de sa foi. Elle nous offre à tous, au nom de son Maître, les mêmes consolations, les mêmes lumières, la même nourriture; les consolations et les lumières anticipées du ciel, le corps et le sang d'un Dieu.

Festin sacré, nourriture précieuse, aliment d'amour et de paix, d'union et de charité pour les cœurs; banquet divin, quelles délices de la la terre égaleraient ces joies? Où trouverait-on, dans le monde matériel, qui nous entoure, dans la vie des sens qui nous oppresse ; où trouverait-on cette vie de Dieu que vous nous donnez, comme un gage de la vie où nous régnerons, Seigneur, glorieux et triomphants avec vous?

O banquets de Londres, qu'êtes-vous à côté du festin de nos pauvres ? Repas terrestres, réunions de plaisirs, qu'êtes-vous à côté de nos joies chrétiennes?

Il existe enfin une différence de caractère et de but bien sensible entre les glorifications matérielles de l'industrie à Londres, et les triomphes de la charité chrétienne, dans les années saintes. C'est le mouvement et l'emploi

de la richesse publique mise en action des deux côtés, à cette occasion.

Ainsi l'industrie de Londres s'applaudit des sommes considérables accumulées ainsi dans son sein, des millions que le seul droit d'entrée au palais de son exposition a produits pour elle (1). Elle se complait dans le succès de l'entreprise, dans la vérification parfaite de ses calculs intéressés. Elle contemple son or, avec orgueil, et se repose; ou plutôt elle aspire, plus ardemment que jamais, à de nouveaux gains.

A Rome, dans les grands Jubilés, la charité chrétienne aime à jouir d'un tout autre triomphe. Lorsqu'elle voit, par exemple, les riches et les grands verser à flots leur or, dans son sein, pour le donner aux pauvres, elle bénit Dieu, qui touche ainsi le cœur de ses enfants. Mais lorsque les pauvres eux-mêmes déposent en abondance, leur obole à la porte des sanctuaires, non comme impôt exigé, mais en dons volontaires; lorsqu'elle recueille, par exemple, comme au premier de ces Jubilés (2), 80,000 florins d'or, en petite monnaie (3),

(1) Du 1.er Mai jusqu'au onze d'Octobre, la recette a été de 13,101,035 f. 80.

(2) En 1300.

(3) Voir les *Annales* de Baronius, contin. par Rinaldi. On en recueillit 50,000 à S. Pierre, et 30,000 à S. Paul.

alors elle tressaille d'une joie sans bornes. Elle voit s'accomplir ainsi l'une de ses plus étonnantes merveilles.

Cette même charité n'entasse pas non plus l'or pour elle-même, comme le fait l'industrie. Elle recueille, non pour soi, mais pour les autres; elle rend au centuple, d'une main, ce qu'elle a reçu de l'autre; elle le répand et le multiplie par la vertu du Maître adorable, en qui et pour qui elle fait toute chose. Elle donne avant tout, comme il est juste, la part à Dieu, la part aux âmes, puis aux corps. Car nul besoin ne lui échappe; elle n'omet l'accomplissement d'aucun devoir.

C'est ainsi que les aumônes des pauvres, dans le Jubilé de Boniface VIII, dotèrent les basiliques et les établissements pieux de la charité (1). Puis, le reste s'écoula dans les mains de malheureux plus pauvres encore que les donateurs.

Exemples éclatants d'édification donnés par les Souverains Pontifes, et conversions qui s'ensuivent.

D'après ce que nous venons de voir, il n'est pas étonnant, qu'à la suite d'aussi bons

(1) Parmi les propriétés acquises se trouve la terre, qui prit, à cette occasion, le nom de *Castel-Giubileo*.

exemples, le tombeau de S. Pierre soit resté ce qu'il fut, dès les premiers siècles, le sanctuaire privilégié pour de célèbres abjurations. Ce que nous ajouterons le fera de plus en plus comprendre. On y verra aussi pourquoi l'époque des grands Jubilés fut particulièrement féconde en conversions de cette nature.

Ainsi l'exemple de S. Philippe Néri, du Pape Grégoire XIII, et des autres personnes de distinction et de piété, qui donnèrent tant d'édification à Rome, convertit un grand nombre de protestants, dans le Jubilé de 1575. En 1600, lorsqu'on vit Clément VIII visiter les basiliques avec tant de piété, y célébrer si dévotement le saint sacrifice, servir les pauvres, les admettre à sa table, et entendre leurs confessions, nul ne put retenir son admiration; et le désir du bien s'enflamma de plus en plus dans les cœurs. Quatre cents protestants revinrent à la véritable foi, pendant ce Jubilé (1), ainsi que plusieurs musulmans venus de Turquie. Parmi les premiers se trouvait un membre de la famille de Calvin. Le Pape le confirma lui-même. L'heureux converti entra, peu de temps après, chez les carmes-déchaussés de Ste. Thérèse, et il y mourut saintement

(1) Le Cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux y donna de grands exemples de piété.

En 1625, Urbain VIII se montra le digne imitateur d'aussi beaux exemples, et son zèle porta les mêmes fruits. Il nourrit douze pauvres à sa table, toute l'année; il lava plusieurs foi les pieds à d'autres, avec les confrères de la Trinité. Il fournit pour cet hospice, tout le linge nécessaire, et, chaque semaine, quarante écus d'or, indépendamment des aumônes extaordinaires faites à chaque visite. Il confessa publiquement dans l'église S. Pierre, et fit les stations des basiliques, avec de grands sentiments de piété, que tout son extérieur dénotait. Les membres du sacré collège, particulièrement les Cardinaux Orsini et Centini, remplirent aussi la ville d'édification. On vit, par exemple, ce dernier visiter à pieds-nuds les basiliques, à la tête de quatre cents membres de la confrairie des Stigmates.

Tous ces exemples furent suivis de conversions éclatantes parmi les juifs, les musulmans, les schismatiques et les hérétiques venus à Rome. On remarqua surtout celle d'un neveu du prince de Transylvanie, qui eut lieu à la suite d'un entretien avec le S. Père.

Il en fut de même, au temps d'Innocent X. Un protestant d'Allemagne y renouvella l'exemple du ministre polonais, sous Grégoire XIII.

Un jour que le Pape lavait les pieds aux pèlerins de la Trinité, ayant Léopold et Mathias, princes Toscane, à ses côtés, en habit de con-

frères, un hérétique allemand profondément touché, se convertit à l'instant même, se jettant à genoux, aux pieds du Pontife, le suppliant, en grâce, de l'admettre au sein de l'Eglise.

On vit, du reste, le même Pape, les cardinaux (1) et d'autres personnages illustres, égaler par leur zèle, et par leur charité, ce qui il y eut de plus édifiant dans les anciennes années saintes. Innocent X donna près de douze mille écus à la Trinité des pèlerins, indépendamment des aumônes qu'il faisait d'ailleurs, en grande abondance. Il s'acquitta de même des plus humbles et des plus pieux devoirs envers les pauvres. Il visita aussi avec grande dévotion les basiliques accoutumées (2).

Les sentiments de pénitence et de piété témoignés par le cardinal Lante, furent aussi admirables que la charité de D. Olimpia Maidalchini, belle-sœur du Pape, fut généreuse. Les aumônes faites par celle-ci à la Trinité des pèlerins, dépassèrent seize mille écus (3).

(1) Plusieurs d'entre eux prêchaient la pénitence au peuple, dans les églises.

(2) Une quantité de pécheurs, des hérétiques, des juifs et un musulman se convertirent, pendant le Jubilé. Il en fut de même, dans les Années Saintes qui suivirent.

(3) L'hospice de la Trinité reçut, cette année-là, 226,701 hommes, 81,822 femmes et 25,902 convalescents.

Clément X, en 1675, fut également généreux pour le même hospice, et pour les pauvres pèlerins, qu'il visita, servit à table, plusieurs fois, après leur avoir lavé et baisé les pieds. Le reine de Suède, les Cardinaux et les grands l'imitèrent. Aussi vit-on admettre et nourrir dans cet hospice, sans parler des autres lieux pieux de Rome (1), 280,496 pèlerins et 39,647 convalescents.

Au Jubilé de 1700, Clément XI à peine élu, fit de grandes aumônes au même établissement (2), où il exerça aussi toutes les œuvres de charité et d'humilité dont ses prédécesseurs avaient donné l'exemple.

Le nombre des pèlerins admis dans cet hospice, au Jubilé de Benoît XIII, fut plus considérable encore que dans le précédent. Il atteignit le nombre de 382,140. Le Pape donna, pendant tout ce temps, l'exemple du plus grand zèle pastoral. Indépendamment de ce qu'avaient fait les autres Pontifes, il prêcha, conféra les Saints Ordres et le sacrement de la Confirmation. Il visita très-souvent les malades, et donna l'Extrême-Onction à un grand nombre de moribonds, qu'il avait confessés.

(1) Le nombre total des pèlerins fut de 1,400,000.

(2) On y reçut, cette année-là, 299,697 pèlerins, et 48,876 convalescents.

Benoit XIV se prépara au Jubilé de 1750, par une retraite qu'il fit suivant l'admirable méthode de S. Ignace, sous la direction du P. Duranti, jésuite, pénitencier de S. Pierre. Malgré son âge avancé, il voulut ensuite ouvrir, en personne, la visite des stations. Accompagné de vingt-deux Cardinaux, il vint exercer, à la Trinité, les actes pieux usités vis-à-vis des pauvres pèlerins. Il fit à cette occasion, d'abondantes aumônes à l'hospice, qui en avait grand besoin, pour nourrir une foule semblable à celle qu'on y reçut (1).

Pie VI dut également répandre d'abondantes aumônes, dans le Jubilé dé 1775. Léon XII égala enfin, dans l'année sainte qu'il célébra, en 1825, ce qu'il y eut de plus édifiant dans les exemples de ses prédécesseurs. Il visita les malades dans les hôpitaux, et les pèlerins de la Trinité, rendant à tous les plus humbles et les plus charitables devoirs. Il reçut des pauvres à sa table. Il fit à pieds nus la visite des stations, montant à genoux l'escalier saint, et montrant partout la plus vive piété. Il donna, en un mot, des exemples d'édification trop vivants dans la mémoire du monde chrétien, pour qu'il

(1) Le nombre de pèlerins surpassa encore de 52,778 celui du Jubilé précédent.

soit nécessiare de les rappeler ici, plus en détail.

Terminons maintenant, par une observation générale, l'ensemble de nos réflexions sur le vaste sujet que nous venons d'esquisser devant vous.

Coup-d'œil général sur les grandes convocations des peuples à Rome et à Londres.

Dans ce coup-d'œil rapidement jetté sur l'une des gloires de l'Eglise romaine, vous aurez remarqué, sans aucun doute, que si les accidents extérieurs changent suivant les siècles, si les circonstances secondaires peuvent se modifier, d'après les temps, le fond des choses reste perpétuellement et invariablement le même. Plus ou moins de foi dans le peuple, plus ou moins de sainteté personnelle dans les Pontifes et dans le clergé, peurent augmenter ou diminuer le bien produit dans les Années Saintes. On peut y faire plus ou moins ressortir la vie chrétienne dont Dieu a placé le centre et la source dans Rome. Mais jamais cette vie n'y a manqué; cette vie n'y manquera jamais. Charité, vérité, amour de Dieu et des hommes, voilà ce que Rome a présenté dans tous les temps, ce qu'elle présentera toujours. Union sans confusion et sans destruction des droits et des avantages

légitimes de chacun ; générosité infinie des riches pour les pauvres, humilité dans la grandeur et désintéressement en vue de Dieu; voilà ce que l'Eglise opère, ce qui l'anime dans les grands actes de sa foi. Voilà ce qu'on trouve, ce qu'on trouvera toujours dans Rome, mère et maîtresse de la charité chrétienne, comme elle l'est de la vérité pour les dogmes. Voilà ses œuvres et son triomphe de tous les âges, d'hier et d'aujourd'hui, demain et toujours.

Glorification indirecte
de la foi catholique à l'occasion de l'exposition industrielle de Londres.

D'un autre côté vous avez vu Londres, reine de l'industrie en notre siècle; elle vous a montré de même son triomphe et ses œuvres. Qu'y avez-vous découvert ? Succès matériel, excitation à la jouissance et à l'amour du gain; principes nouveaux d'antagonisme futur entre les individus et entre les peuples; tout cela voilé, dissimulé sous de grands mots d'union, sous de pompeuses apparences. Mais pour l'âme, mais pour Dieu, rien ; absolument rien, du côté de ceux qui ont préparé cette solennelle convocation des peuples.

Seulement, Dieu qui ne permet jamais aux nations de s'émouvoir, sans qu'elles entrent, di-

rectement ou indirectement, dans les vues de sa Providence, Dieu, qu'on n'avait point compté à Londres, y opéra néanmoins son œuvre.

Il voulut que tous ces étrangers entendissent sur cette terre infidèle à l'Eglise, la foi catholique exposer ses dogmes, prêcher ses croyances, dans la langue de chacun d'eux. Il y renouvella, pour eux, d'une manière naturelle, il est vrai, mais également significative, la grâce qui descendit sur Jérusalem, au temps des Apôtres. « Les Parthes, les Mèdes; les Elamites, ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie et la Pamphylie, l'Egypte et les terres de Lybie, les environs de Cyrène, et les Romains étrangers; juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, tous nous les avons entendus raconter, dans notre langue, les merveilles de Dieu (1). » Le Seigneur voulut surtout donner à l'Angleterre protestante une image vivante de l'unité cherchée vainement hors de Rome. Il voulut seconder ainsi l'admirable mouvement excité, par lui, dans cette nation appelée à de si grandes choses pour l'Eglise, quand elle aura retrouvé sa foi. Heureux ceux qui en auront profité ; ceux qui auront compris cette grande voix du Seigneur!

(1) Act. II. 9, 10 et 11.

Pour un grand nombre d'étrangers, qui durent traverser la France, Dieu ménageait aussi le spectacle le plus capable de convaincre l'esprit sur la force indestructible du principe catholique, là où d'impénétrables décrets de l'éternelle justice, ne retirent pas toute lumière aux peuples. Ils ont eu, sous les yeux, en France, le spectacle le plus digne d'étonnement et d'admiration. Ils y ont vu la foi vive et agissante renaître et se développer, de plus en plus, au sein d'une nation à laquelle l'impiété n'épargne rien depuis un siècle; d'une nation contre laquelle on a tout mis en œuvre, depuis la corruption systématique des mœurs et l'aveuglement de l'esprit, jusqu'à la persécution par le glaive et par la hache du bourreau. Ils ont vu, sur cette terre couverte partout de ruines, au milieu des débris dispersés de tout ce que la puissance et la sagesse humaines croyaient fonder pour des siècles, ils ont vu renaître et prospérer, comme par enchantement, des institutions que la même sagesse pensait avoir détruites, pour toujours. Il y ont vu la politique aux abois chercher vainement, je ne dis pas à comprendre et à diriger l'avenir; mais incapable de connaître, même sa route du lendemain. Et au milieu de ces obscurités, de ces découragements envoyés de Dieu, pour punir ceux qui ont voulu agir et gouverner sans lui, ils ont

vu l' Eglise plus ferme et plus assurée que jamais dans sa marche vers le triomphe, fixer sans hésitation et sans peur, son regard vers un avenir immense comme la grandeur et la toute puissance de Dieu.

Ils y verraient aujourd'hui plus encore; ils y verraient le même Dieu touché de nos craintes, désarmé par les prières des saints, commencer par des moyens que nulle sagesse humaine n'eut prévus, l'œuvre de la miséricorde et de la réparation. Enfants de l'Eglise, ils mêleraient à nos larmes de reconnaissance, pour cette bonté infinie de Dieu, le tribut de leur admiration. Hors de l' unité catholique, ils se surprendraient au moins à douter de leurs erreurs. Ils se demanderaient, comme malgré eux, quelle est donc la force inconnue, qui renverse et détruit, au moment le moins attendu, les plus formidables projets des impies. Ils se demanderaient d'où vient invisiblement la lumière et le secours à ce peuple que Dieu semblait livrer à son sens corrompu. Et s'ils voulaient y penser mûrement, ils verraient, à n'en point douter, que cette force mystérieuse est moins au milieu de nous, que dans Rome. Ils verraient dans la merveilleuse ordonnance des dispositions divines, que la France vit et se sauve en vertu de l' unité romaine; en vertu de cette unité conservée, défendue, chérie, parmi nous, enfants de l'E-

glise des Gaules, malgré toutes nos infidélités, malgré tous nos malheurs.

Oui, c'est Rome, centre et âme du monde, qui nous sauve, qui sauve le France; Rome de plus en plus notre maîtresse et notre mère, pour qui vous êtes si glorieux d'avoir versé votre sang, vous,. soldats chrétiens, qui m'écoutez; Rome , qui vous bénit et vous contemple avec une tendresse , que la charité chrétienne seule peut inspirer; Rome à qui, surtout depuis trois années, Dieu unit si providentiellement nos destinées, notre présent et notre avenir.

C'est l'union catholique de la France à Rome, qui empêchera toujours, parmi nous, la dissolution totale d'idées et de principes à laquelle on s'efforce de nous conduire, depuis plus d'un siècle. C' est Rome , qui nous a retenus sur l'abîme. C'est le Vicaire de J. C., notre auguste Pontife Pie IX, qui nous a sauvés en grande partie, par ses prières. Aussi, nous unissons-nous de grand cœur aux sentiments si justes et si bien exprimés dans l'une des plus éloquentes Lettres Pastorales, qu'aient jamais produites nos Evêques de France. Nous répétons de grand cœur, avec Mgr. de Fréjus, ces belles paroles de reconnaissance et de foi (1): « Il y

(1) *Lettre pastorale, au sujet du nouveau Jubilé.*

» a quinze jours, trois semaines, le présent » et l'avenir étaient bien sombres. Les nuages » s'entre-choquaient. Les bruits lointains, d'in- » stant en instant plus formidables, se rap- » prochaient, retentissant coup sur coup. Des » éclairs à droite, à gauche, dans toutes les » directions, sillonnaient l'espace à travers » les ténèbres. C'était l'ouragan qui venait, » l'ouragan qui allait fondre sur la France » et sur l'Europe. Qu'allons-nous voir, disiez- » vous, et que restera-t-il de nous et de la so- » ciété après son passage ?

» Mais tandis que vous parliez, et que la » terreur assiégeant les âmes, glaçait bien des » courages, un cœur quelque part se recueil- » lait en lui-même, et veillait; un cœur vaste » comme le monde, dont il porte en soi toutes » les sollicitudes, dont il protège, auprès de » Dieu, tous les grands intérêts. Il disait àDieu: » mon Dieu, ce sont mes enfants; mon Dieu, » ce sont les vôtres ! Beaucoup, hélas! sont » égarés. Plusieurs sont coupables, bien cou- » pables; mais d'autres ne sont que faibles, » et beaucoup sont innocents. Seigneur, en » faveur de ceux-ci, faites grâce à tous! Que » les vertus, que les supplications de vos » fidèles désarment votre justice et fassent » éclater vos miséricordes ! Ceux qui sont à » vous, je le promets, multiplieront leurs efforts

» pour vous servir encore mieux, et ils ga-
» gneront d'autres âmes à votre service.

» C'était, N. T. C. F., le 21 Novembre, fête
» de la Présentation de l' Immaculée Vierge
» Marie dans le temple, que le cœur du grand
» Pontife répandait aux pieds du Tout-Puis-
» sant, non les faibles paroles, que j'ai osé
» supposer, mais les sentiments bien plus purs
» et les vœux bien autrement ardents dont cette
» âme sublime est embrasée. C' est ce jour-
» là, qu'il signait sa Lettre Encyclique à tous
» les Evêques du monde chrétien, pour les
» appeler avec leurs peuples fidèles aux pieds
» des saints autels, afin de détourner, par
» d'unanimes supplications, les fléaux qui nous
» menaçaient, et d' attirer à leur place les
» effets d'une indulgence dont nous avons tant
» besoin, et des lumières abondantes pour ren-
» trer dans les voies de la vérité et de la
» vertu, d'où tant d'âmes sont sorties. Eh
» bien! quelqu'un de vous, N. T. C. F. pen-
» sera-t-il que cette humble et confiante in-
» tercession du Vicaire de J. C. ne soit pour
» rien, ou compte pour peu dans le coup de
» vent véhément, qui est venu brusquement
» rasséréner notre ciel et éclairer l'horizon ?
» Oh! ne doutez pas, au contraire que ces
» *Anges de paix*, dont parle le saint Pontife,
» d'après une belle image de l' Apocalypse,
» n'aient recueilli incontinent dans *leurs coupes*

» *d'or* les prières enflammées sorties de la bou-
» che et dn cœur de Pie IX ; et *qu' en les*
» *déposant sur l'autel d'or,* dont parle égale-
» ment le prophète de Pathmos , ils n' aient
» sur le champ obtenu une trêve inattendue,
» ce commencement ou ce gage de clémence,
» qui nous permet, en ce moment de respirer
» et d'espérer. »

Oui, mes frères, il nous est permis d'espérer fermement dans l'avenir de la France; et c'est au Vicaire de J. C. c'est à Rome, que nous le devons.

Car nous pourons bien le redire aussi avec notre auguste Pontife parlant des providentiels événements de France : « La France
» avait beaucoup fait pour l'Eglise; l'Eglise
» a prié pour la France, et Dieu paie la
» dette de l'Eglise ».

Et voilà ce qu'elle peut opérer cette Eglise mère et maîtresse de toutes les autres; cette Rome que vous avez peut-être jusqu'ici, complètement méconnue , si peu appréciée , du moins. Voilà Rome notre orgueil et notre gloire. Qui de nous, chrétiens, en songeant à la grâce que Dieu lui a faite en le conduisant ici, au pied du trône qui forme et consolide cette unité, notre force et notre espérance; qui de nous peut retenir, en son cœur, les sentiments de reconnaissance et d'amour dus à Dieu pour un tel bienfait?

Et pourtant, nous le dirons avec une profonde douleur, combien d' ingrats, combien d' aveugles viennent ici, dans cette ville de bénédiction et de salut, avec des dispositions toutes contraires à ce qu'une telle grâce exige!

Dispositions de cœur nécessaires pour profiter de notre séjour à Rome.

Vous le comprenez tous, chrétiens, si nous voulons réellement profiter d'une faveur aussi grande, il faut que notre âme soit préparée de manière à recevoir docilement l'impulsion de Dieu.

Examinons donc, et voyons quelles furent nos dispositions d'esprit et de cœur, en venant à Rome.

Les uns, et malheureusement en grand nombre, y viennent sans la foi ; et comme leur aveuglement est volontaire et coupable, ils s'en retournent comme ils sont venus. Que dis-je? Ils quittent souvent Rome plus obstinés, plus mauvais qu'en y entrant. Car, tel est le propre des grâces de Dieu, et il y a dans cette considération de quoi nous faire opérer un sérieux retour sur nous-mêmes; tel est le propre des grâces de Dieu, elles se retournent contre celui qui en abuse.

D'autres ont la foi; ils ont même l'amour de Dieu, dans le cœur; ils viennent à Rome

avec respect, avec reconnaissance; mais, grâce à l'éducation de payens, que nous avons tous reçue, ils arrivent ici, l'imagination remplie d'une grandeur qui leur cache les véritables gloires de la cité reine du monde. Au lieu d'aller puiser dans les ruines antiques d'instructives leçons pour leur âme. Au lieu d'aller détester en face des théâtres, des amphitéâtres et des cirques encore debout, les infamies et la cruauté de mœurs que la foi chrétienne a détruites. Au lieu de s'y pénétrer de reconnaissance pour Celui qui a retiré le monde d'un tel abîme, au prix de sa croix et de son sang. Au lieu de voiler leurs fronts et de détourner leurs regards à la vue de ces images impures que l'antiquité fait sortir, de temps en temps, de ses ruines. Au lieu de suivre enfin les saints et les martyrs, pas à pas sur cette terre sanctifiée par leurs vertus, et baignée de leur sang, que font journellement ici ces chrétiens aveugles? Nous les voyons un Tite-Live, un Tacite, un Salluste à la main, visitér avec une vénération ridicule, ces ruines et ces monuments de cruautés et d'infamies. Sous prétexte de l'art ou de l'antiquité, ils admirent, trop souvent, ce qui devrait au contraire leur inspirer le plus profond dégoût; ce qui, pour le moins, quoiqu' ils en veuillent dire, leur souille trop souvent le cœur et la pensée. Qu'en résulte-t-il? Dans les visites d'admiration qu'ils

rendent, par exemple, à l'amphithéâtre providentiellement conservé pour perpétuer les souvenirs de barbarie et de honte, qui flétrissent les plus illustres mémoires de l'antiquité, ils oublieront, presque toujours, le sang humain, le sang des martyrs versé dans l'arène, et ils exciteront en eux, de plus en plus, un enthousiasme, souvent factice, pour une construction, qui valut à elle seule, tant de souffrances et tant de larmes. Ayant l'imagination remplie des grandeurs et de la puissance que Rome payenne sut acquérir au prix de tant d'injustices, d'oppression et de violences, ils sont trop heureux enfin, s'ils n'en viennent pas à se prendre de regrets pour un passé dont leurs pères, comme le reste du monde, furent jadis les tristes victimes. Trop heureux s'ils ne croient point faire un acte de magnanimité en pardonnant à Rome chrétienne de gouverner par la douceur et par la paix, au lieu de ravager et d'asservir violemment le monde, comme jadis, par les armes !

Qu'arrive-t-il bien souvent encore, avec une telle préparation de cœur et d'esprit? Rome chrétienne devient comme un lieu de suspicion, où l'on semble n'avoir d'autre pensée, d'autre but, que de critiquer et de se plaindre. Au lieu de s'édifier et de nourrir son cœur par la recherche et la vue du bien, on semble n'y avoir d'autre mission, que l'étude du mal. La

découverte d'une faiblesse, d'un abus, d'un scandale, au lieu d'affliger le cœur, comme il convient à un chrétien, cause au contraire une jouissance et l'on s'en glorifie. A la moindre apparence qui blesse la manière de voir, les habitudes, les préjugés ou l'ignorance, on juge, on décide, on condamne sans pitié, avec amertume, et bien souvent, hélas! sans justice et sans vérité. Connaissant d'autant moins le fonds réel des choses, qu'on a réuni, dans un esprit de critique amère, plus d'observations superficielles ou incomplètes, on vit à Rome, et l'on en part, tout rempli des idées les plus fausses, les plus blâmables, et, disons le mot, rempli souvent d'idées les plus puériles et les plus ridicules. C'est ce qui arrive particulièrement aux *penseurs*, à ces cœurs secs et froids, qui se complaisent à tout peser dans la balance de leur jugement prévenu; à tout juger, au point de vue étroit de leur suffisance et de leur orgueil.

Or, je vous le demande, des visiteurs ainsi disposés peuvent-ils retirer de leur séjour ici, les fruits de sanctification qu'ils en devraient attendre ?

Il y a parmi nous enfin des hommes, des chrétiens, qui comprendraient le véritable point de vue à prendre pour étudier utilement Rome. Ils ont la foi ; ils sentent combien les gloires antiques du paganisme pâlissent devant la gloire de Rome, tête et cœur

de la chrétienté. Ils ont la foi, mais ils n'ont pas les œuvres, ou plutôt leurs œuvres sont frappées de mort; car ils croient, mais ne pratiquent pas.

A ceux-là, mes frères, permettez qu'en terminant, j'adresse plus particulièrement quelques paroles.

Ingratitude et aveuglement de ceux qui croient et ne pratiquent pas.

Vous croyez, dites-vous, mais ne pratiquez pas! Qui que vous soyiez, ô malheureux chrétien, plongé dans ce fatal aveuglement, que je vous plains! Quelle compassion, quelle douleur profonde votre état m'inspire, et quelle dure vérité le devoir de mon ministère m'oblige à vous faire entendre!

Vous croyez, mais ne pratiquez pas! Savez-vous bien la signification exacte de ces cruelles paroles?

Si quelqu'un vous disait, dans le monde, que vous êtes sans intelligence, sans courage et sans cœur; et si convaincus pleinement d'une semblable vérité, vous étiez condamné à garder le silence, comme le malheureux dont parle l'Evangile (1), que feriez-vous? Avec quel

(1) At ille obmutuit. - Matth. XXII. 12.

courage lèveriez-vous, devant les hommes, ce front que Dieu vous a donné pour le porter humble et modeste, sans aucun doute, mais honorable?

Eh! bien, en ce moment, il vous faudra pourtant l'entendre; à vous, qui croyez et ne pratiquez pas, je répèterai les paroles du prophète à David pécheur: Cet homme sans intelligence, sans courage et sans cœur, c'est vous. *Tu es ille vir* (1); « vous êtes cet homme ».

Je m'explique, et je dis: Vous croyez et ne pratiquez pas! Vous croyez, qu' il existe au ciel, un Dieu créateur, souverain maître de tout, qui a fait toutes choses pour lui, qui vous a créés pour le connaître, pour le servir et pour l'aimer, en ce monde. Vous croyez, qu' il attache à ce prix un malheur ou un bonheur sans fin. Vous croyez, que dans l'état de péché où vous êtes, votre révolte contre Dieu est patente; vous servez le démon son ennemi; si vous mourez ainsi, votre perte est certaine. Et vous ne tremblez pas!

Vous croyez, qu'il existe au ciel un Dieu vengeur des crimes de la terre; un Dieu, qui d' un seul acte de sa volonté, peut réduire l'univers en poudre, entrouvrir la terre sous vos pieds, et vous précipiter, pour jamais, dans

(1) II. Reg. XII. 7.

l'enfer; et vous n'y pensez pas! Vous dormez en paix, sur un tel abîme!

Voulez-vous, que par une image sensible je vous fasse comprendre le péril que vous courrez, en vous exposant ainsi? Ecoutez-moi.

Plusieurs d'entre vous ont visité l'antique cité de Tibur; ils sont allés y chercher peut-être, au lieu des glorieuses mémoires de Symphorose l'héroïque martyre, et de ses fils, les souvenirs, payens de l'antiquité; au lieu des établissements fondés, par la charité française, dans la ville moderne, les ruines qui rappellent les noms d'un Horace, d'un Catulle, d'un Properce, de tous ces poëtes corrompus et corrupteurs que notre éducation nous a si tristement appris à louer sans mesure; les ruines auxquelles se rattachent les noms plus hideux encore d'un Antinoüs et d'un Adrien. Négligeant les sanctuaires de la foi, ils auraient eu conscience, peut-être, de s'y refuser le spectacle des indécences qui décorent telle ou telle villa moderne plus renommée. Mais du moins tous auront vu la remarquable cascade de l'Anio; ils auront visité le canal percé sous la montagne, par Grégoire XVI, pour détourner le cours de la rivière menaçant de ruine une portion de la ville. Ils y auront remarqué, sans doute, avec quelle rapidité les eaux, qui s'engagent paisiblement dans le canal, finissent par se précipiter vers leur chûte.

Eh! bien, ce canal, cette rivière, qui attire doucement d'abord, qui finit par emporter avec une irrésistible violence dans un profond abîme, quelle pensée morale a-t-elle fait naître dans votre âme? Y avez-vous vu ce qu'elle vous offrait vraiment, l'image du torrent auquel vous osez vous abandonner, vous qui croyez et ne pratiquez pas; l'image de ce torrent du monde, dont S. Augustin a écrit: « Courant fatal de » la corruption humaine, qui pourra te résister? » Quand donc te dessécheras-tu ? Jusques à » quand porteras-tu les malheureux enfants » d'Eve, dans cette grande et terrible mer, » que traversent à peine ceux qui sont dans » l'arche (1)? » Y avez-vous vu cette image si frappante du danger où vous êtes ? Et si vous l'avez vue, comment n'êtes-vous pas demeurés tremblants d'effroi? Comment n'avez-vous pas immédiatement changé de vie ?

Ecoutez encore ce que je dois ajouter.

Il y a quelques années, un pauvre animal, un bœuf, qui paissait dans les environs du canal, fit ce que vous avez fait vous-mêmes, dans le monde, aux premiers jours de la jeunesse. Cédant à l' attrait naturel des sens il descendit dans la rivière, pour s' y abreuver; puis, insensiblement il s' engagea sous le rocher, se laissant aller sans aucune crainte,

(1) *Conf.* lib. I. c. 16.

au cours de l'eau assez faible encore. Mais bientôt la violence du courant devint telle, que l'animal chancela, fut emporté, précipité, dispersé en débris sur les rochers de la cascade.

Au moment où il avait senti que les pieds lui manquaient et que le courant l'emportait dans sa violence, le malheureux animal avait compris le danger. Ne pouvant plus se retenir à rien, il faisait retentir au loin des mugissements d'effroi. Tout fut vain; nulle force ne vint à son secours, et il périt, comme je viens de le dire.

Quant à vous, mes frères, vous qui croyez et ne pratiquez pas, entraînés par un courant bien plus formidable, vous ne résistez pas, vous n'appelez pas Dieu à votre secours. Vous êtes déja réduits à un tel état d'aveuglement, que nous sommes forcés de vous appliquer ces fatales paroles de la Ste.Ecriture: *Sicut equus et mulus, quibus non est intellectus*(2). Oui, chrétiens, l'état habituel d'indifférence et de péché réduit les âmes à la condition des êtres sans raison. Oui, nous l'ajoutons, avec une douleur profonde, si vous demeurez plus longtemps, dans cet état, vous êtes menacés bientôt d'en arriver au point où nulle force ne vous retiendra plus sur l'abîme. L'instant approche, peut-être, où sortant trop tard de votre indifférence, vous pousserez vainement vers Dieu

des soupirs et des cris que sa miséricorde n'entendra plus. Chrétiens aveugles, vous touchez peut être au moment où vos gémissements et vos larmes, où vos supplications et vos désirs deviendront inutiles. Et cette pensée ne vous fait pas trembler!

Mais vous savez pourtant, qu'une fois tombé dans le gouffre, qui ne s'ouvrira jamais pour le retour, le réprouvé n'a, et n'aura jamais d'autre perspective, qu'une douleur sans fin, un désespoir éternel! Vous savez, que votre âme morte ainsi pour jamais à la grâce, ne pourrait plus revivre; que l'arbre, à ce moment suprême, *là où il sera tombé*, comme le disent nos Ecritures, *il restera* (1). Vous savez ces choses, et vous restez tranquilles!

Vous n'ignorez pas davantage, que la mort de l'âme est plus affreuse cent fois, que celle du corps. Vous savez, que la vue d'un pécheur dans cet état, vous causerait plus d'horreur que le cadavre le plus hideux n'inspire de dégoût. Et pourtant, je vous le demande, pourriez-vous supporter longtemps, près de vous, un cadavre rongé par les vers?

Vous vous rappelez ceux qui vous furent chers, et qui sont morts; votre père, votre mère, votre épouse, votre enfant. Vous vous rappelez l'étonnement de douleur qui, vous

(1) *Eccl.* XI. 3.

saisit, au moment où ce corps, animé peu d'instants auparavant, prit tout-à-coup l'aspect d'un cadavre. Ces yeux qui avaient fixé sur vous tant de regards de bonté, d'affection et d'amour, des regards si doux, que les larmes baignent en ce moment vos paupières, à la seule mémoire, ces yeux, vous les avez vu se fixer, se ternir, s'immobiliser comme un verre. Ces lèvres de vos enfants, que vos baisers couvraient et qui répondaient si doucement aux vôtres, vous vous rappelez, mères chrétiennes, ce qu'elles furent après que la mort les eut flétries, en les décolorant. Ce souffle de vie, que Dieu a mis en nous, et que vous échangiez avec ces mêmes enfants, dans vos plus tendres caresses, vous l'avez vu cesser. Ce cœur, qui battait pour vous, en union avec le vôtre; ce cœur, la mort l'a glacé, comme tout le reste. Et vous étiez là. Un instant plus tôt, c'était la vie ; à ce moment-là, ce fut la mort ; et il n'y eut plus de remède.

Ce n'est pas tout ; le cadavre que vous aviez si tristement sous les yeux conservait encore, jusqu'à un certain point, l'apparence de la vie. Le froid des lèvres, l'immobilité, la raideur des membres ne repoussaient pas encore complétement vos dernières caresses, ni vos baisers. Mais quand la rapide corruption arriva ; quand cette puanteur infecte qui vous repoussait changea en objet

d'invincible dégoût ce qui, peu d'instants auparavant, touchait d'un si doux amour votre cœur de mère, vous avez fui, vous avez détourné vos yeux en pleurant. Alors, alors, vous l'avez compris, la mort établissait pleinement son empire sur le cadavre de votre enfant. Et, par une irrévocable loi de Dieu dans les êtres, le vie qui était en vous, repoussait la mort, même dans celui que vous aviez le plus tendrement aimé.

Telle est, mes frères, la mort du corps. Les choses se passent de même pour celle de l'âme.

Oui, mères chrétiennes, je vous en conjure, au nom de ce qu'il y a de plus cher à votre cœur, au nom de Dieu, faites bien comprendre ceci à vos fils, qui croient et ne veulent point pratiquer. Dites-leur, qu'un jour, si vous êtes sauvée, comme tous les élus, par la foi et par les œuvres, et non par l'une, sans les autres; si vous êtes au ciel et eux perdus, malgré votre amour, malgré vos tendresses, malgré vos désirs en ce monde, votre âme de mère, votre âme vivante fuira l'âme de vos fils tombée dans la mort. Elle éprouvera, pour s'en séparer à jamais, une force d'impulsion plus grande, qu'en ce monde on n'a d'empressement à fuir un cadavre exhalant la plus horrible puanteur.

Mères chrétiennes, je vous en conjure, éclairez vos fils, qui croient et ne pratiquent point. Priez-les, suppliez-les d'avoir pitié de vous, d'avoir pitié d'eux-mêmes. Et si votre tendresse ne parvient pas à leur ouvrir les yeux et à toucher leurs cœurs ; oh ! alors, laissez-nous leur dire, dans la liberté sacrée de notre ministère : Vous tous qui croyez, et ne pratiquez pas, vous êtes les moins intelligents, les plus aveugles, les plus insensés des hommes.

Vous êtes de plus sans courage et sans cœur. Je vous le prouve.

Et d'abord vous êtes sans courage. Qui vous arrête, en effet, dans la voie du bien ? Une passion, que vous ne savez pas, que vous ne voulez pas combattre ; une mauvaise habitude, que vous n'avez pas la force de rompre, des chaînes honteuses, qui vous humilient, et sous lesquelles pourtant vous vous laissez écraser avec une déplorable faiblesse. Il y a plus; vous reculez devant un phantôme, devant la crainte coupable de paraître bon aux yeux des hommes ; devant le respect humain, cette faiblesse honteuse, qui domine tant d'âmes et les retient, comme des esclaves, dans le péché.

Quant à votre manque de cœur, il est plus évident et plus déshonorant encore.

Quoi ! vous croyez, qu'il existe au ciel, un Dieu dont vous tenez tout ce qu'il y a de bon en vous et hors de vous, votre santé, votre naissance, votre fortune, le pain de chaque jour, vos affections les plus chères, les joies de l'âme, les jouissances honnêtes de l'esprit et du cœur. Vous savez qu'un Dieu si bon n'a point fait le mal qui vous afflige en ce monde, mais que nos péchés à tous, le péché de notre premier père l'y ont introduit et l'y maintiennent. Vous savez, qu'en échange de sa tendresse et de ses bienfaits, il vous demande une seule chose, votre amour. Et vous, comment lui témoignez-vous votre reconnaissance ? En continuant à l'outrager, par vos fautes, en demeurant dans le péché, dont vous n'avez pas le courage de sortir.

Vous croyez de plus, qu'il existe au ciel un Dieu, Fils unique du Père, Dieu éternel, comme le Père et le S. Esprit ; un Dieu qui s'est fait homme pour vous ; qui est né pauvre et repoussé de tous ; qui a souffert dans l'étable et pendant sa fuite prématurée vers la terre étrangère ; qui a supporté le froid, la nudité, la fatigue et la misère, en vous demandant de payer tant de sacrifices, par un peu d'amour. Vous croyez, que dans sa vie obscure, dans sa vie de pauvre ouvrier, il a, pendant trente ans, enduré pour vous, toutes les humiliations, que votre

orgueil, trop souvent, a peut-être fait subir à vos frères les pauvres. Vous croyez, que pour vous, dans les trois années de sa prédication, il a voulu vivre d'aumônes, n'avoir pas de lieu où reposer sa tête, souffrir les mépris des ingrats et des insensés, qui comme vous, répondaient par l'outrage, à tant de bienfaits. Vous croyez enfin, qu'après avoir aimé les siens, dès le commencement, et leur avoir finalement prodigué sa tendresse (1), il souffrit, pour vous, l'agonie et la mort; la douloureuse agonie du jardin, la cruelle mort de la croix. Vous croyez, que dans cette agonie, la pensée de vos faiblesses, de vos ingratitudes lui a fait suer le sang, et l'a rendu triste jusqu'à la mort (2). Vous croyez, que les crimes du monde, vos propres crimes ont été les véritables bourreaux qui l'ont battu de verges, qui l'ont vêtu d'un manteau de dérision et d'ignominie, qui ont couronné sa tête d'épines cruelles, qui ont déchiré sa chair divine dans la flagellation, qui lui ont percé de clous les pieds et les mains, qui l'ont élevé en croix pour mourir. Vous croyez, que les crimes du monde, que vos crimes ont arraché au Sauveur mourant ces plaintes déchirantes, dont les accents de-

(1) Joan. XIII. 1.
(2) Matth. XXVI. 38.

vraient si douloureusement retentir dans vos cœurs : « Mon Père, mon Père, pourquoi » m'avez-vous abandonné (1)? »

Vous croyez ces choses, et vous restez dans l'état où vous êtes, les ennemis de Dieu, les bourreaux de J. C.! Vous croyez ces choses, et vous continuez, autant qu'il est en vous, à battre de verges le corps innocent du Sauveur abandonné à la cruauté des juifs et des soldats, par l'éternelle justice qui punissait ainsi sur lui, vos propres fautes ! Vous croyez ces choses, et vous continuez, comme autrefois les juifs, à préférer Barrabas à Jésus. Vous préférez au Rédempteur divin, le péché, ce meurtrier de vos âmes, cet ennemi de Dieu. Le sang que vous voyez couler des pieds du Sauveur, de ses mains, de sa tête déchirée d'épines, de son corps en lambeaux, de son cœur entrouvert par un dernier effort de son insatiable amour ; le sang dont il vous a couvert en purifiant vos âmes, dans le baptême, et dans la pénitence; ce sang précieux, ces larmes de Sauveur, son amour, rien ne vous touche! Et vous oseriez soutenir, que vous n'êtes pas des hommes sans courage et sans cœur !

O chrétiens aveugles, cœurs ingrats, esclaves insensés de l'enfer et du monde, venez

(1) Matth. XXVII. 47.

vous vanter maintenant d' être bons pour les pauvres, pour ceux qui souffrent. Continuez à vous enorgueillir de votre probité humaine, de votre honnêteté dans la vie civile, de votre exactitude à remplir, dans le monde, les devoirs que votre condition vous impose. Continuez à vous dire bons pères, bons époux, amis généreux. Redoublez, si vous le voulez, vos largesses pour les pauvres; soyez plus affectueux que jamais pour ceux qui vous entourent. Vantez-nous vos vertus humaines et la bonté de votre cœur. Votre voix ne couvrira pas la voix du sang d'un Dieu, que vos péchés ont crucifié sur le Calvaire. Votre voix n'étouffera pas les gémissements qu'un Dieu fait arriver jusqu'au trône de son Père; d'un Dieu qui adresse à votre ingratitude ces plaintes à la fois terribles et douloureuses: « Habitants de Jérusalem, et » vous enfants de Judas, soyez juges entre » moi et ma vigne. Qu'ai-je dû faire pour » elle, et que n'ai-je point fait? Et pourtant lorsque j'en attendais de bons fruits, » n'en ai-je pas retiré seulement des fruits » amers (1)? - Si j'eusse été maudit par mon » ennemi, je l'eusse certainement supporté. » Mais toi, que j'ai admis à partager la plus

(1) Is. V. 3 et 4.

» délicieuse nourriture (1), » ô enfant des hommes, que t'ai-je fait pour me méconnaître, pour m'outrager ainsi?

Et si nulle considération ne vous ébranle, continuez, chrétiens ingrats, demeurez ce que vous êtes. Persévérez dans l'aveuglement, dans l'endurcissement de votre cœur; quelque bien que vous fassiez, quelques bonnes qualités naturelles que Dieu vous ait données pour le servir, continuez vos œuvres frappées de mort par le péché. Continuez, vous qui n'avez pas l'amour de Dieu dans vos âmes; continuez à subir la sentence dont l'Esprit-Saint vous a frappés par l'organe du grand Apôtre, en disant: « Quand je distribuerais, en aumô-
» nes, tous mes biens aux pauvres; quand
» je livrerais mon corps pour être brûlé, si
» je n'ai point la charité, *nihil mihi pro-*
» *dest* (2); » tout m'est inutile pour le salut. Continuez surtout, hommes sans courage et sans cœur à payer les bienfaits de Dieu, par la plus noire ingratitude.

Mais, direz-vous peut-être, Dieu est si miséricordieux, il est si bon; il sait que je voudrais l'aimer, que je voudrais le servir; il me pardonnera si je suis trop faible encore pour accomplir mon devoir.

(1) Ps. LIV. 13. et 15.
(1) I. Cor. XIII. 3.

J'attendais de vous cette parole,ô aveugles, ô ingrats que vous êtes! Vous tirez de la bonté de Dieu, du bien qu'il vous fait, de la patience avec laquelle il vous supporte, un motif nouveau pour l'outrager, pour l'affliger de la manière la plus cruelle; et vous n'avez pas honte de vous-mêmes!

Quoi! si quelque misérable, dans le monde, abusait de la tendresse de ses amis, de ses proches, pour les maltraiter, pour les accabler d'outrages; si un fils dénaturé se prévalait de la bonté de son père pour l'insulter, comme vous insultez Dieu; si trouvant dans le cœur de sa mère un trésor infini de miséricorde, le même homme en profitait pour accabler de mauvais traitements et d'injures cette mère qui l'aime, que diriez-vous? que dirait le monde? Y aurait-il assez d'indignation dans votre cœur pour exprimer votre blâme et votre mépris? Et si un tel homme se vantait ensuite d'avoir un bon cœur, que trouveriez-vous à lui répondre?

Eh! bien, en demeurant dans l'inimitié de Dieu, comme vous le faites, sous prétexte que le Sauveur est miséricordieux, qu'il attendra l'heure de votre pénitence, vous faites plus qu'insulter, maltraiter un ami, un parent, une mère. Vous insultez, vous outragez celui qui nous dit en parlant de sa tendresse pour nos âmes: « Est-il possible à une mère d'oublier

» son enfant? Peut-elle demeurer sans pi-
» tié pour le fruit de ses entrailles ? Or ,
» quand elle le pourrait, moi je ne le ferai
» jamais (1) ».

Et comment insultez-vous votre Dieu, votre maître, en demeurant ainsi loin de lui? Quels tourments vos péchés causèrent-ils à votre père, à votre Sauveur ? Voyez la croix ; repassez dans votre mémoire les scènes cruelles du Calvaire; et dites-nous si vous auriez le courage de traiter ainsi, je ne dis pas votre mère, votre ami; mais le dernier, le plus scélérat des hommes , un animal sans raison et furieux ?

Dites-nous enfin , si notre parole est trop dure , quand nous vous nommons des hommes sans intelligence , sans courage et sans cœur ?

O chrétiens , mes frères , ayez donc pitié de votre Dieu, que vous avez tant fait souffrir; ayez pitié de vos âmes, que vous retenez dans une telle misère! Il fut un temps, où lavées dans le sang de l'Agneau, ces âmes furent pourtant bien belles !

Lorsque peu d'instants après votre naissance, on vous releva des Fonts du baptême, régénérés dans ce bain d'amour ; lorsque votre Père de cieux vous revêtit de la robe d' in-

(1) Is. XLIX. 15.

nocence, et qu'il vous disposa pour les fiançailles éternelles, que vous étiez beaux alors! Que vous étiez chers à son cœur, au cœur de vos mères !

Oui, j'en appelle à vous, mères chrétiennes, qui m'écoutez ; vos entrailles m'en sont témoins, et je vous adjure de répondre. Alors, vous le savez, et à cette mémoire si chère, vos cœurs éprouvent ce que jamais ne rendront mes faibles paroles ; alors, vous le savez, vous fûtes réellement bien heureuses. Car, notre divin Maître l'a dit : « La femme » en travail est dans la tristesse, parceque » son heure est venue ; mais quand elle a » enfanté son fils, la joie lui fait oublier sa » douleur, car un homme est né dans le » monde (1). » Or, après le baptême, c'est la véritable vie qui commençait en nous.

A vous donc, mères chrétiennes, j'en appelle, et je vous le demande, dites-nous d'où venaient alors les tressaillements de vos âmes? Dites-nous pourquoi ces larmes d'un bonheur tout nouveau baignaient-elles, à ce moment-là, vos paupières? Pourquoi cette joie céleste, qui vous saisit à l'instant où l'on déposait, dans vos bras, ces êtres chéris, que le baptême avait glorifiés? Votre sein maternel, dites-le nous,

(1) Joan. XVI. - 21.

a-t-il rien connu de semblable ? Et jamais pourra-t-on effacer de vos cœurs une aussi douce mémoire ?

Vous étiez fières et bien heureuses ; et vous aviez raison, car les gloires de votre maternité se trouvaient alors complètes. Alors il y avait quelque chose de si beau dans l'âme de vos fils ! La vie de Dieu la remplissait sans aucun mélange. Vous appeliez alors ces enfants de bénédiction des anges, et ils étaient en effet, purs et saints devant Dieu, comme les esprits d' intelligence et d' amour qui entourent le trône de l'éternelle majesté.

Ah ! mes frères, nous fûmes tous, un jour, dans cet état d'innocence et de gloire. Il fut un jour, où notre âme à tous, fut parfaitement et sans ombre, l'objet des complaisances de son Dieu. Mais, hélas ! depuis cet heureux temps, que sommes-nous devenus ? O tristes jours où le péché règnait dans nos âmes, qui nous donnera de vous effacer du nombre de nos jours ? O cruelles erreurs, ô ingratitude, ô fautes, comment jamais nous sera-t-il donné de vous réparer, comme nous le devons ?

Oui, mon Dieu; oui, nous avons tous péché contre le ciel et contre vous ; nous ne sommes plus dignes d'être nommés vos enfants ; à peine osons-nous aspirer au dernier rang

parmi vos serviteurs. Pardon, miséricorde, ô mon Dieu, pour nos crimes, qui sont sans nombre. Pardon et miséricorde ; car, vous le voyez, nos cœurs touchés de repentir, après de bien longs jours, sont revenus à vous. Nos cœurs, permettez-nous de vous le dire, nos pauvres cœurs se repentent, vous désirent uniquement et vous aiment.

Grâce, miséricorde, ô mon Dieu ; grâce pour nous, et pour ceux de nos frères qui croient en vous, et n'ont pas le courage de tout briser pour revenir à votre amour. Grâce et force pour eux, ô mon Dieu ! O Jesus, ô Marie, prenez pitié de leur profonde misère ; qu'un repentir courageux les pénètre, les subjugue enfin, et les ramène à vous.

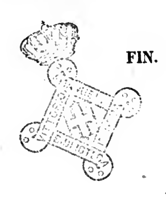
Nous vous la demandons ardemment cette grâce, ô Seigneur ; donnez-les nous, ces âmes que nous voulons conduire au tribunal de votre miséricorde. Ranimez la foi de nos frères, enflammez-les de votre amour. Consolez-nous, mon Dieu, et faites tressaillir de joie nos cœurs, au bruit des chaînes qui tomberont de leurs mains.

Nous vous le demandons pour vous, pour votre Fils bien aimé, au nom de votre Esprit de justice et de charité. Nous vous le demandons pour l'amour de celle que nous aimons à nommer glorieuse mère de miséricorde; pour

l'amour de celle, qui à ce titre, parmi tant d'autres, est justement déclarée bienheureuse, par toutes les générations de la terre (1).

(1) Ce discours est le développement du sermon prêché par moi, dans l'église S. Louis-des-français à Rome, le jour de l'Epiphanie, 6 Janvier 1852.

Nous avons parlé ci-dessus, p. 20, de la dévotion particulière des rois de France pour l'église S.te Pétronille, au Vatican. En voici l'origine et la cause. « L'église de S.te Petronille, au Vatican, » a été consacrée par Paul I, pour la gloire et » pour le perpétuel souvenir de Pépin. Telle fut » la raison (inconnue aujourd'hui des gens in- » struits) pourquoi les rois de France eurent tant » de dévotion pour cette église, qu'après un si » long espace de temps, Louis XI ordonna de la » restaurer; et Henry IV eut soin de s'en faire » confirmer, par Clément VIII, le droit dit de pa- » tronage. Et l'on a très-bien fait, en conservant » l'autel de S.te Pétronille dans le magnifique tem- » ple du Vatican, de perpétuer pour toujours le » souvenir de Pépin et de conserver un éternel » monument de l'attachement mutuel des Pontifes » pour les Rois de France défenseurs de l'Eglise » et patrices de la cité ». - Alemanni. *De Lateran. pariet.* p. 101.



FIN.

TABLE.

Diei 27 Decembris 1851.

IMPRIMATUR

Fr. Th. M. Larco O. P. S. P. A. M. Socius.





OPERE

DEL MEDESIMO AUTORE

Vita di Anna Maria Taigi.
Abrégé de la Vie d'Anna Maria Taigi.
Pericoli presenti della Società.
Souvenirs de l'expédition française à Rome.







